

Le Moi-peau ou le merveilleux psychanalytique *The "skin-Ego" or the psychoanalytic marvellous*

Jacques CORRAZE

“Si nous avons le droit d’être fiers de notre peau, c’est qu’elle semble presque raisonnable et l’on dirait que notre corps est enrobé d’intelligence.” (W. de Fonvielle, Les Merveilles du Monde, 1874).

“Jamais une difficulté matérielle n’empêche un sentiment de se développer et de créer les fictions dont il a besoin.” (Renan, Histoire des origines du christianisme, livre II, Les Apôtres, p. 495).

“Un délire est un système dépourvu des critères de l’homologie ; tout au plus relève-t-il de la catégorie du délire à deux ; il réalise alors l’isomorphie des deux psychés.” (Anzieu, Le Penser, p. 55) [1].

RÉSUMÉ

Le Moi-peau de D. Anzieu est un nouveau concept psychanalytique, héritier du Moi de Freud. En réalité, c’est un fantasme qui, selon l’auteur, est même “une vaste métaphore”. Un concept fondé sur une métaphore implique nécessairement la comparaison de deux objets différents. Les significations primitives impliquent la biologie, la psychologie, la mythologie grecque, l’art préhistorique et le Nouveau Testament. Malheureusement ces connaissances sont dépassées, totalement fausses ou caviardées. Finalement le Moi-peau n’est qu’un vaste jeu de mots. Néanmoins l’intérêt essentiel de l’ouvrage est de révéler l’expérience mystique fondamentale de la psychanalyse.

MOTS CLÉS : attachement, communications non-verbales, psychanalyse du développement, lien, peau

SUMMARY

The “skin-Ego” is a new psychoanalytic concept by D. Anzieu, heir to the Freudian Ego. As a matter of fact it is a fantasy, even according to the author, “a huge metaphor”. This metaphoric based concept involves necessary two unlike things compared. The original meanings involve biology, psychology, Greek mythology, the prehistoric art and New Testament. Unfortunately these knowledges are dated, sheer untruth or bowdlerized. Finally the “skin-Ego” is all but a huge pun. Nevertheless the real interest of this work is the revealing of basic mystic experience of psychoanalysis.

KEY WORDS : attachment bounding, nonverbal communications, psychoanalysis of development, skin

Le Moi-peau : une fantasmagorie commune de la peau appuyée sur une objectivité dévoyée

L’Être fantasmagorique



emblée, Didier Anzieu se donne la vaste matière de sa construction, celle indéfinie des fantasmes : “Le Moi-peau est une réalité fantasmagorique : à la fois figuré dans les fantasmes, les rêves, le langage courant, les attitudes corporelles, les troubles de la pensée ; et fournisseur de l’espace

imaginaire constituant du fantasme, du rêve, de la réflexion, de chaque organisation psychopathologique” (Anzieu, 1985, p.4). Chez l’enfant, ce n’est pas au travers des comportements, de phénomènes objectifs, qu’on va saisir le Moi-peau, mais au travers de fantasmes, reconstitués il

[1] “Le délire demeure la seule activité mentale d’un esprit qui, ayant évacué sa substance et les principes de la logique, s’accroche à une seule idée, comme les dernières molécules d’un gaz sont soudées à la paroi d’une enceinte où l’on a fait le vide.” (J. Corraze)

est vrai. Il apparaîtra aisément au lecteur que jamais la moindre preuve, d'aucune nature, n'est apportée pour étayer cette affirmation. Anzieu note que Brazelton "travaille sur des comportements, et selon le schéma stimulus-réponse" (*M.P.* [2], p. 59), alors que lui "travaille sur des fantasmes". Il conviendrait de préciser qu'il s'agit uniquement de fantasmes d'individus matures. Pourtant on nous affirme que "le bébé a de cette enveloppe une représentation concrète (*sic*)" [3].

Anzieu définit, avec une égale précision, le sens de son travail : "Avant d'être un concept, mon idée du Moi-peau est, volontairement, une vaste métaphore" (*M.P.*, p. 5) [4].

Ce sont précisément ces deux limites, souverainement psychanalytiques, – "Pour le psychanalyste que je suis, la peau a une importance capitale" (*M.P.*, p. 95) –, qui n'auraient jamais dû être transgressées, au plus grand bénéfice de l'auteur. Remarquons que, dès cette simple phrase, le glissement est patent car, ce n'est pas "la peau" qu'on s'attendait à lire ici mais "le fantasme de la peau". L'ambiguïté va s'élargir, quand l'auteur ajoute : "Elle (la peau) fournit à l'appareil psychique les représentations constitutives du Moi et de ses principales fonctions". En effet on fait bénéficier un concept psychanalytique, le Moi, et de la réalité que tout un chacun accorde à sa peau au travers de l'expérience commune et

de toute connaissance scientifique qu'on hélera, selon le besoin. Mais les conséquences s'aggravent doublement, dans le fondement de la réflexion et dans leur portée. On saisit le premier, quand on nous dit que l'on "vise à faire émerger un autre modèle, à l'assise biologique assurée" (*M.P.*, p. 3), un "étayage du psychisme sur le corps biologique" (*M.P.*, p.4). On saisit la seconde, quand on aspire "à enrichir la psychologie" (*M.P.*, p. 4) et qu'on affirme, avec sérénité, que "le Moi-peau fonde la possibilité même de la pensée" (*M.P.*, p. 41). C'est alors que le système, déjà cahotant, va devenir incohérent, difficilement soutenable et basculer, pour finalement se perdre dans une désastreuse mystique baroque.

En se référant à toute connaissance extérieure à la psychanalyse, on vise à tirer deux types de profits. D'abord un profit par la dilataion de la "vaste métaphore", où les concepts scientifiques vont être entraînés dans une farandole analogique [5] où le sens altéré de mots, détachés de leur contexte, va engrosser l'impérialisme analytique. Tout comme Freud, on le verra plus bas, "psychanalysait" les mythes. Ensuite, un profit fondamental, ou vérificatif, où la psychanalyse va se trouver fondée ou confirmée par des sciences exactes, présentées et entendues comme telles et non manifestement comme métaphoriques. Il s'agit d'un exercice subversif, où finalement il arrive que ce qui

n'est que métaphore, du reste souvent mal venue, se fait passer pour une vérité scientifique. On comprend bien le besoin essentiel de se rattacher à la science et de présenter "la peau comme donnée originaire à la fois d'ordre organique et d'ordre imaginaire" (*M.P.*, p. 3) [6], mais tout n'est que malicieuse magie.

L'impérialisme de la métaphore arbitraire

Ce passage du plan scientifique au plan de la pensée commune se fait par assimilation analogique, par où le premier se réduit, s'identifie à la seconde. La métaphore est consubstantielle à la pensée psychanalytique, avec ses redoutables confusions : "Dans la théorie freudienne, les métaphores sont utilisées en l'absence de règles, même à moitié définies, pour les étendre à leurs conséquences. Des métaphores, comme "l'énergie" ou "le niveau d'excitation" n'ont aucun contenu spécifique et peuvent être meublées, pour s'accorder à la fantaisie de chacun" (Nagel, 1959, cité in MacMillan, 1991, p.527). Manifestement certains psychanalystes conscients ont fortement dénoncé ce procédé [7].

Il est souvent oublié, dans les prétentions générales à construire des métaphores [8], que cet exercice consiste à déplacer un mot de la catégorie où réside son sens habituel,

[2] Pour désigner Anzieu (1985).

[3] Anzieu (1985, p. 59) nous dit que Brazelton parle d'enveloppe mais qu'il ne précise pas, alors qu'à la page 56, il explique bien que Brazelton entend par là l'entourage social et l'on comprend qu'il s'agit d'une métaphore. Anzieu met d'ailleurs enveloppe entre guillemets.

[4] E.Faguet, analysant l'expression dans V. Hugo, écrivait : "Tout mot est une métaphore, et d'une métaphore à un mythe, il n'y a qu'une différence de degré" (Faguet E., 19^{ème} siècle, Boivin & Cie, p. 218). Nous y sommes.

[5] Une de ses plus malheureuses expressions prend place à la p. 8 où l'on se retrouve dans un complet pathos mathématique, cosmologique, biologique et médical !

[6] De la science, Anzieu nous donne une étrange analyse (id. p.5), dans laquelle il va jusqu'à affirmer qu'une science se renouvelle par l'illumination d'un chercheur venu quelquefois d'une autre discipline. Ce "quelquefois" peut tromper de naïfs esprits avides de gloire. On voit mal, compte tenu du développement actuel, comment une telle chose serait possible. Holyoak et Thagard (Mental leap, MIT Press, 1994), sur 2.000 ans d'analogies, ont trouvé très peu d'analogies distantes.

[7] Cf., par exemple, Peterfreund (1978, p.430 et sq.). Le concept psychanalytique d'énergie en particulier a été sévèrement secoué (cf. in MacMillan, 1991, p.477 et Rosenblatt et al., 1970).

[8] Dans la métaphore, il convient de bien le préciser, "la signification naturelle d'un mot est changée en une autre" (Littré). Un débat, à la française, au sujet du livre de Sokal et Bricmont (1997), vient de se dérouler autour de la métaphore, de son interdiction.

pour l'intégrer à une autre. Cette activité implique qu'on maîtrise les significations ordinaires des deux catégories. En conséquence user d'un terme scientifique pour en faire une métaphore, nécessite qu'on comprenne son sens primitif, faute de quoi les constructions de métaphores ne seront qu'un jeu verbal dépourvu de sens [9]. Par exemple, Anzieu affirme : "De même que la peau remplit une fonction de soutènement du squelette et des muscles, de même le Moi-peau remplit une fonction de maintenance du psychisme" (*M.P.*, p. 97) [10]. Affirmer que la peau soutient la poussée des os et des muscles est une absurdité anatomique et, de ce fait, l'usage métaphorique est dépourvu de sens. Comme le montre une banale hernie, la musculature, dont on verra plus loin l'absence totale d'intérêt qu'Anzieu lui porte, exerce cette fonction de soutènement [11]. Nous voilà donc, par ignorance des propriétés réelles de l'anatomie et de l'histologie, en face d'une construction vide de sens métaphorique.

Nous avons le même fonctionnement mental dans la nécessité d'affirmer l'existence quasi universelle d'une double membrane, conforme à l'obsession d'Anzieu des deux couches (*M.P.*, p. 9 et 10) [12]. La membrane cytoplasmique est double ce qui confirme, nous assure-t-on, l'intuition de Freud (double pellicule du moi pare-excitation et surface d'inscription). En réalité la membrane biologique est bien constituée de deux

couches, c'est-à-dire d'une double rangée de phospholipides avec des fonctions biochimiques qui n'ont rien à voir avec ce que Freud avait en vue. Elles stabilisent l'ensemble de la structure et fluidifient la membrane. Mais les autres composants, protéines et glucides, sont essentiels et ont des rôles propres. Enfin, par infortune pour le destin de la métaphore, la microscopie électronique révèle l'existence d'une troisième couche, la matrice extracellulaire, réseau de polysaccharides infiltré de protéines. On ne sera pas surpris de découvrir que le jeu de la métaphore épouse celui merveilleux de la numérologie.

Ce qu'il y a de singulier, dans cette valse avec les métaphores, qui tient lieu de pensée, c'est qu'il lui arrive malencontreusement de partir d'une métaphore pour en fonder une autre. Voici un texte fort significatif : "Comme les biologistes ont été amenés à recourir, sans savoir qu'ils le faisaient, à des notions analogues à celles -le Soi, et le Non-Moi- que certains successeurs de Freud avaient forgées". C'est dans les processus immunologiques que l'opposition entre "le soi et le non-soi" a été utilisée et transcrite, dans ce domaine de la biologie, non par "Non-Moi, pas plus que par "non-Soi", tout au plus par non-soi, avec une minuscule. Elle est bien antérieure aux forgeries de "certains successeurs de Freud" puisqu'elle remonte aux années 1870-1880, où se situent les travaux de Metchnikoff et de la signification qu'il accorda à la phagocy-

tose [13]. La distinction entre le soi et le non-soi est une métaphore commune utilisée en immunologie. On s'accorde pour estimer que cette opposition est subtile et que ses limites sont floues. Le non-soi désigne toutes les molécules dites étrangères qui déclenchent des réactions d'intolérance du système immunitaire destinées à les neutraliser, mais le système immunitaire peut être stimulé par des substances qui ne sont pas pathogènes et rester indifférent à des substances pathogènes. Si on injecte à un individu immature des cellules étrangères, il les tolérera devenu adulte si on recommence la même expérience. Le non-soi est devenu le soi. Si on extrait des tissus d'un sujet, par exemple les glandes surrénales et qu'on les transplante sur un autre individu, ces mêmes glandes, replacées sur leur porteur d'origine, déclenchent une réaction de rejet. Le soi est devenu le non-soi. La reconnaissance du soi et du non-soi est acquise, lors de l'ontogenèse, mais elle exige une réactualisation permanente. Or, dans le cadre de l'immunologie, le non-soi n'existe pas indépendamment des systèmes moléculaires qui en reconnaissent d'autres comme étrangers, il ne s'agit pas d'un en "soi", entité unifiée, ou réifiée, avec son "s" majuscule. Nous saisissons ici ce que peut avoir de périlleux l'usage de métaphores en science.

Le jeu des métaphores devient encore plus stérile, quand Anzieu s'en prend aux phénomènes auto-immunitaires, où il nous affirme que "dans

Il convient, tout simplement, de ne pas confondre d'abord, explication et substitution métaphorique et ensuite, construction métaphorique et jeu verbal...

[9] Quand V. Hugo fait de la lune une "faucille d'or", cela implique qu'on sache que la forme de la faucille et l'une de celles de la lune et, quand il évoque "le champ des étoiles", qu'on sache que la faucille sert à couper les céréales. Faute de ces connaissances, la métaphore n'a pas de sens.

[10] C'est une conviction qui est pour lui bien établie, puisqu'un des nombreux rôles de la peau est "le maintien du corps autour du squelette et de sa verticalité.", *M.P.*, p.14.

[11] Le mot soutènement est un terme de maçonnerie et renvoie à un obstacle à une poussée, à une pression.

[12] Rien de plus facile que de trouver partout et toujours deux couches, il suffit de faire le bon choix : le cerveau a deux couches (le cortex et la boîte crânienne et la peau aussi a deux couches) voici une bien étrange anatomie !

[13] "Pour Metchnikoff, le phagocyte devient presque un centre indépendant d'activité, auto-désigné pour définir le soi" (Tauber, 1991, p. 3).

de nombreuses maladies, le système de défense immunologique peut être mis en branle, à tort et à travers (sic) [14], pour attaquer tel organe du corps propre comme s'il était un greffon étranger" (*M.P.*, p. 105). Nous aurons là ce qu'il qualifie, avec enthousiasme, de "racines biologiques" (*M.P.*, p. 106) ou, plus humblement, d'analogie" (*M.P.*, p. 105) [15], bref le retournement du soi contre lui-même. En réalité les lymphocytes subissent, très tôt, une sélection naturelle. Une sélection positive, qui conserve tous les antigènes qui ne mettent pas en péril les cellules de l'organisme et une sélection négative qui détruit, c'est la sélection clonale, ou qui neutralise les antigènes nocifs à l'organisme. Dans les maladies auto-immunitaires, les anticorps détruisent les cellules de l'organisme mais le processus implique des conditions qui sont celles qui président à l'élimination des tissus étrangers et on est en présence d'un déterminisme et non d'incohérence, d'un processus jouant "à tort et à travers". Il convient que les lymphocytes soient activés et ne soient pas anergiques, c'est-à-dire indifférents. Les auto-antigènes doivent être en quantité suffisante, il faut qu'ils soient présentés par les molécules du complexe majeur d'incompatibilité et ce, pendant plusieurs jours. Il ne faut pas qu'ils résident dans des sites protégés (cerveau, testicules, ovaires, chambre antérieure de l'oeil) mais dans les organes lymphatiques. On sait enfin que nombre de maladies résultent en fait d'infections qui réalisent les conditions

de ces mécanismes par intrusion d'agents pathogènes.

Dans la plupart de ce type d'analyses, sur lesquelles on se heurte tout au long du *Moi-peau*, il est difficile de comprendre si l'on est dans un cadre à prétention d'objectivité, voire scientifique, ou dans celui du fantasme.

Par exemple, la longue analyse qui est faite de l'Esquisse de Freud (*M.P.*, p. 74 et sq.) ne nous permet jamais de savoir s'il s'agit de métaphores ou de l'admission des hypothèses de Freud au rang de vérités établies. En effet, que signifient au juste des termes comme "réseau à mailles", "réseau maillé des barrières de contact", "traitement de la quantité", "résonance, phénomène familier aux physiciens" ? S'agit-il de métaphores ? Il conviendrait alors de préciser la catégorie originelle. Est-ce que les constructions neurologiques de Freud sont des données scientifiques ou elles-mêmes déjà des métaphores ? S'agit-il du cadre de départ qui prétendait déjà à la rigueur scientifique ? Dans ces conditions, on devrait considérer Anzieu comme un neurophysiologiste s'appuyant sur une objectivité, ce qui est manifestement hors de question.

Le fantasme et la manipulation de la réalité

Dans son aspiration renouvelée à s'inscrire dans la réalité, Anzieu est on ne peut plus traditionaliste. Quand Freud découvre la nature fan-

tasmatique du récit de ses patients [16], on aurait pu s'attendre à ce qu'il réduise désormais sa recherche aux seuls fantasmes, à leurs relations intrinsèques, et se fonde sur eux de façon exclusive. Or, il n'en a rien été; toute sa vie il va chercher dans des domaines extérieurs aux fantasmes de quoi les confirmer. (même auprès de sa mère, pour les siens) [17]. C'est la preuve qu'il n'y avait pas, dans les seuls fantasmes, la possibilité d'atteindre un jugement vrai, rendant compte de l'observation des faits, ou de leur construction [18]. D'abord, selon la simple logique, l'affirmation qui tient les fantasmes pour une réalité ne peut être elle-même d'ordre fantasmatique. Ensuite la psychanalyse ne serait qu'un exercice subjectif et circulaire, si elle n'ambitionnait pas, non seulement d'expliquer la réalité, conduites, rêves, symptômes, etc., mais encore d'en fournir les déterminismes. Enfin, il y a la grande objection dirimante de Fliess et qui, à elle seule, suffit à expliquer la rupture entre les deux amis : la possibilité que le psychanalyste projette, sur tout ce qui se présente, ses propres fantasmes : "Le lecteur de pensées lit simplement ses propres pensées dans celles des autres" [19]. Quand on oublie l'objection, on affirme la présence de fantasmes chez l'enfant sans autre preuve, mais, quand on la retrouve, on s'applique à poursuivre la preuve objective. On comprend pour quoi, Freud, en 1905, s'efforce de retrouver dans "l'observation" des enfants la confirmation de ses convictions. Mais quand il advient que la

[14] Ce qui confère à ces mécanismes un niveau de personnalité.

[15] Le vol des métaphores va tourbillonner autour des réactions auto-immunitaires, mettant en marche "l'armée cellulaire parfois assez aveugle pour s'attaquer au Soi". La suite est prévisible : "En tant qu'analyste, je suis frappé par l'analogie entre la réaction auto-immune d'une part, et d'autre part par le retournement sur soi de la pulsion, la réaction thérapeutique négative, ainsi que les attaques contre les liens en général, et contre les contenus psychiques en particulier".

[16] Lettre à Fliess du 21/9/1897.

[17] "Si ces événements correspondent à la réalité, tant mieux ; si la réalité les récuse, le résultat est le même" (Freud, Introduction à la psychanalyse, trad. fr., Paris : Payot 1949, p. 398).

[18] Aujourd'hui, bien sûr, d'aucuns récuseraient l'existence de faits en psychanalyse et on défend une conception herméneutique ou narrative. Il s'agit d'une toute autre critique et Freud, comme Anzieu, ne se situent pas dans ce cadre, ou ce paradigme, qui est une position de repli.

[19] Citation de Fliess par Freud in lettre à Fliess du 7/8/1901 (édit. Masson, p. 447). L'édition de Masson est complète, ce qui n'est pas le cas de la traduction française qui, à ce jour, n'a pas encore été révisée et garde ses caviardages primitifs. Selon sa méthode habituelle,

réalité s'accorde mal aux fantasmes, on va soit la rejeter (c'est le cas pour l'anthropologie), soit l'ignorer (c'est le cas pour la pensée de Darwin), soit la transformer (c'est le cas pour la mythologie) [20]. C'est ainsi qu'on a, dans *Les trois essais sur la théorie de la sexualité*, un modèle parfait de cette gymnastique intellectuelle. Dans la préface de 1914, après s'être appuyé sur les principes biologiques, il demande à en libérer la psychanalyse, justement, comme il est dit, quand ces principes, ou ses découvertes, ne s'accordent plus à elle. Dans la préface à la 4^{ème} édition, il est affirmé que la vie sexuelle de l'enfant n'apparaît qu'au psychanalyste d'adultes et, qu'en dehors de ces psychanalystes, nul n'est qualifié pour en parler ; de plus, l'observation directe des enfants ne saurait suffire. Alors il ne reste plus qu'à utiliser l'objection habituelle mortelle [21], portant sur les intentions malveillantes et morbides des contradicteurs, faute de s'en prendre aux énoncés. En réalité, ce retour à l'enfance est fondé sur la théorie de la régression-fixation qui constitue la clé de voûte de la méthode et qui prétend transformer l'anthropologie fondamentale [22]. C'est au nom de cette même hypothèse que Anzieu met

au départ du développement de l'enfant le Moi-peau.

Pour arriver en effet à exécuter son projet, Anzieu fait subir à la vérité une nécessaire distorsion, mettant en place des moyens étranges, de l'ordre du merveilleux, mais qui se révèlent comme autant de montages rhétoriques finalement emportés par leur fragilité. C'est ainsi, par exemple, qu'en sortant du cadre du fantasme, on affirme, pour étayer le primat de la peau, que : "ce constat s'inscrit à son tour dans le cadre de la théorie générale de l'évolution" (*M.P.*, p. 95). Un tel propos est tout juste contraire à l'observation. Ce que l'évolution montre justement, c'est que le devenir des primates [23], au cours du temps, met en évidence et le primat croissant de la vue sur les autres sens et la supériorité de la face, liée au développement des muscles peauciers, comme à la convergence oculaire, sur les autres moyens de communication [24].

Psychanalyse et expérience commune

Contrairement à ce qu'on a pu croire, la psychanalyse reste au ni-

veau de la conscience commune, en particulier quant à l'organisation des relations entre les faits qu'elle utilise. Si la construction théorique peut paraître s'en éloigner, son mécanisme de pensée est celui du sens commun [25]. Le sens, qui se confond d'ailleurs chez Freud avec la causalité, se construit au travers d'analogies, c'est-à-dire de ressemblances portées par l'imagination qui, contrairement à ce qu'il a prétendu, priment, règlent et orientent le jeu des associations. L'analyse épistémologique du fonctionnement psychanalytique a été faite à partir de différentes perspectives mais avec des résultats convergents.

Les principes qui articulent le sens de telles associations ont été mis à jour par les théoriciens de la théorie de l'attribution. Nisbett et Ross, par exemple, montrent que Freud a érigé en système l'erreur dénoncée par J. Stuart Mill : "L'erreur la plus profondément enracinée est que les conditions d'un phénomène doivent ressembler au phénomène lui-même" [26]. La cause, ou motif ou sens, est donc recherchée à partir du critère de ressemblance avec l'effet, selon le principe de similitude, qui s'applique autant au semblable qu'à

Freud considère que le refus d'une interprétation ne tient pas à sa valeur mais aux intentions du dénégateur : "Si, dès qu'une de mes interprétations vous gêne, vous vous empressez d'affirmer que "le lecteur de pensées" ne perçoit chez les autres que ce qu'il projette de ses propres pensées, vous cessez d'être mon public et vous ne devez accorder à ma méthode de travail pas plus de valeur que lui en accordent les autres "lettre à Fliess du 19/9/1901, ed. Masson, p. 450). Qu'il soit entendu, une fois pour toute, que la validité d'une proposition est indépendante des intentions conscientes, ou inconscientes de son auteur. Encore une fois, ce principe élémentaire de logique est méprisé.

[20] Sur toutes ces opérations, voir plus bas.

[21] Pouvant d'ailleurs déboucher sur un homicide réciproque, comme dans le débat final entre Freud et Jung où la pathologie attribuée à l'adversaire fonde les objections.

[22] Cette dichotomie est elle-même fondée sur l'idée que "chaque fois que des processus de développement sont impliqués, il faut s'attendre à de tels phénomènes régressifs" (Freud, in *Minuten*, cité in Sulloway, 1992, p. 272). Derrière ce thème gît la pensée biologique erronée, et que Darwin avait récusée, selon laquelle il y a "récapitulation" par l'ontogenèse de la phylogenèse. Freud s'imagine ainsi retrouver rien de moins que les origines de l'humanité : "Derrière cette enfance individuelle, nous entrevoyons l'enfance phylogénétique, le développement du genre humain, dont le développement de l'individu n'est en fait qu'une répétition abrégée, influencée par les circonstances de la vie. Nous pouvons espérer parvenir, par l'analyse des rêves, à connaître l'héritage archaïque de l'homme" (Freud, *L'interprétation des rêves*, trad. fr., p. 467). Sur cette origine "organique" du refoulement voir la Lettre à Fliess du 14/11/1897.

[23] Anzieu intitule un paragraphe : "des primates à l'homme". C'est troublant car tout se passe comme s'il ignorait que les hommes appartiennent à l'ordre des primates, mais nous savons que les fantasmes peuvent, avec aisance, conduire le sujet là où il est déjà !

[24] Cf. Corraze, 1996, p.112 et sq.

[25] Freud a toujours affirmé que l'opposition à la psychanalyse était une réaction commune et fort répandue, une défense pathologique ordinaire. Il a même forgé une légende, comme Sulloway l'a montré, sur son isolement et sur les multiples rejets et vexations dont il aurait été l'objet. Il conviendrait plutôt, comme l'avait envisagé Wittgenstein, de rechercher où réside la puissance de séduction de la psychanalyse. Cf. sur ce point, Wilcocks R., *Maelzel's chess player : Sigmund Freud and the rhetoric of deceit*, Rowman & Littlefield, 1991.

[26] Stuart Mill cité in Nisbett et Ross, p.112 et 115.

son opposé, conformément aux procédés de la pensée primitive [27]. On a également explicité ce mécanisme sous le nom d'affinité thématique (Grünbaum, 1984, p. 55 et sq.; cf. également Erwin, 1996, p. 26 et sq.). L'enchaînement des fantasmes se fait à partir de leur affinité thématique, mécanisme des plus archaïques. N'est-ce pas d'ailleurs le sens entendu par Freud ? "Le symbolisme n'est pas un problème de rêve mais une question en rapport avec notre pensée archaïque, notre "langue originelle" [28].

Le Moi-peau et la pensée commune

La peau comme mot commun

En maniant le mot peau, Anzieu nous fait croire qu'il s'adresse toujours au même concept, que le mot a une compréhension et une extension claires et distinctes. Il apparaît bien vite au lecteur qu'en réalité il s'agit d'un rituel incantatoire, assis sur une stéréotypie verbale. L'auteur se meut en permanence sur une multitude de plans qui ne renvoient pas à la même signification. Il est évident que, lors de la longue énumération des abonnés à la peau (*M.P.*, p. 17), on trouve mêlées, dans une énumération drolatique, des catégories professionnelles hétérogènes qui ne s'adressent absolument pas au même objet, qui ne le définissent pas de la même façon, comme les coiffeurs, les publicistes, les prostituées, les ascètes, les ermites, les policiers, de l'identité judiciaire, il est vrai, les dermatologues, les allergologues; les chiromanciennes. Parmi eux, on rencontre les poètes a cause "d'une

peau de mots à tisser sur sa page blanche". Cette jonglerie, qui fait penser à un pastiche, est proprement saisissante.

Il est singulier qu'après avoir affirmé que "la peau est plus qu'un organe", que "c'est un ensemble d'organes différents" (*M.P.*, p. 13), on conduit sa pensée sans plus s'en soucier. Or "la peau" n'est absolument pas un objet à l'échelle de l'analyse scientifique. Il s'agit d'un tissu qui se différencie seulement au niveau histologique, comme foncièrement hétérogène. De plus, ce tissu contient des formations qui sont en lui mais qui ne sont pas lui. Les poils, les corpuscules de Paccini, les glandes sébacées, etc. sont dans la peau, ils ne sont pas la peau. Il est vrai qu'une machine a des constituants qui sont associés par l'unité d'une fonction mais cette fonction n'autorise pas à les confondre et la peau n'est pas une machine. La peau n'est pas plus une que le foie qui n'est un que par la contiguïté de ses éléments et non par leurs structures et leurs fonctions.

Les trois images du Moi-peau

Le Moi-peau s'actualise autour de trois images essentielles (*M.P.*, p. 39) qui sont qualifiées par trois fonctions : un sac, une interface, "un moyen primaire de communication."

La peau nous est présentée comme une enveloppe, un sac, dans lequel chacun de nous serait enfermé. En effet, Anzieu commence par nous confronter au niveau de la conscience commune qui ne dépasse pas la peau travaillée, livrée à l'observation quotidienne. Or on nous livre d'emblée, évitant une possible construction, la

peau, cuir suspendu, tanné, un sac, une outre : "la peau c'est le sac qui contient et retient à l'intérieur le bon et le plein que l'allaitement, les soins le bain de paroles y ont accumulés" (*M.P.*, p. 39; cf. p. 106). C'est en multipliant les expressions communes, "les expressions courantes de la langue actuelle" (*M.P.*, p. 46) qu'on va nous persuader de l'importance de cette image. "On triomphe complètement d'un adversaire quand on a sa peau; on est bien dans sa peau quand on la conserve entière; et encore les femmes peuvent être le mieux ensemençées (sic) par les hommes qu'elles ont dans la peau" (*M.P.*, p. 46-47) [29].

Pour accéder à la notion d'une peau sac, Anzieu doit explicitement établir une relation avec l'objet la constituant, c'est à dire la peau d'animal. La peau va se préciser, à l'arrachage, comme celle du "dépiauté, de l'écorché" (*M.P.*, p. 40-41), c'est-à-dire une peau qu'on arrache, une dépouille. Il est juste que le sens commun identifie ordinairement la peau à un vêtement et réciproquement se vêtir de la peau d'un animal conforte l'analogie [30]. En anglais *to peel off* signifie perdre sa peau (peler) et se déshabiller.

En opérant une démarche, qu'Anzieu évite d'envisager, puisqu'il part d'un fantasme originel qu'il prétend construit à partir de la relation mère-enfant, on peut se demander quel rôle joue exactement la découverte de la peau animale, définie par la fonction que l'homme lui confère par son travail (tente, vêtement, couverture, outre), dans la compréhension perceptive et verbale ordinaires de notre propre peau. On ne sait pas, mais le saura-t-on jamais ?, à quel âge on accède à une représen-

[27] Nisbett et Ross, p. 116. "L'énorme popularité de la théorie de Freud tient probablement au fait que, à l'inverse des conceptions concurrentes contemporaines, elle encourage la pensée commune à faire ce qui vient naturellement lors d'une explication causale, c'est-à-dire utiliser l'heuristique de la représentativité", Nisbett et Ross, p. 244.

[28] Freud S., le cas Shreber, in S. Freud, Collected Papers, Hogarth Press, Vol. V, p.158. On utilisera l'abréviation C.P.

[29] La justification de l'expression populaire par une psychologie évolutionniste est prodigieuse, on se demande alors pourquoi aller chercher une autre explication.

[30] Une marque de sous-vêtements avait appelé son tricot "une seconde peau".

tation de la peau comme entité séparée du reste du corps.

Or cette peau, du Moi-peau, quand elle fonctionne, jouit de l'anticipation de sa métamorphose en pièce de gibier sur table de cuisine. La peau animale, préparée, travaillée à des fins multiples et qui a pu être génératrice de la notion vulgaire de la peau, séparée, par art humain, des tissus sous-jacents, panicule adipeux sous-cutané, aponévroses et muscles notamment, exclut l'idée d'un fantasme originel. On peut donc envisager que, loin d'être la projection d'un fantasme infantile, comme il est soutenu dans le Moi-peau, la peau, que peut s'offrir la pensée commune, résulte d'une identification, à la dépouille animale, engendrant secondairement l'image de sa propre peau. Le découpage de la peau est bien une création artificielle à double titre, par le traitement spécial réservé à une partie de la bête selon une fin préalable, puis par l'identification secondaire réalisée sur son propre corps. En effet, le fantasme de peau commune à l'enfant et à la mère (*M.P.*, p. 40 et sq.) s'associe à l'identification du premier à la seconde d'où "la fusion cutanée avec la mère" et l'assertion "qu'une même peau appartient à l'enfant et à sa mère" (*M.P.*, p. 41). Dans la civilisation grecque, comme dans les cultures totémiques, on trouve, dans les rites archaïques, l'identification directe à l'animal en se recouvrant de sa peau. Dans le cortège de Dionysos, les ménades revêtaient des peaux de faons, de chèvres, de boucs [31] par identification au dieu. On assiste là à l'identification à l'autre au travers de la mascarade et singulièrement par le biais de sa peau. Il n'est pas étonnant

que l'identification à la mère, opérée, choyée par Anzieu, aille jusqu'à imaginer une peau commune.

En prenant le contre pied de la genèse du concept vulgaire de peau, on débouche sur des opérations dont l'arbitraire est manifeste. En renonçant à partir de cette expérience banale, au profit d'un fantasme originel générateur, on se trouve condamné à recourir au masochisme puis à sa nécessaire démocratisation [32]. C'est ainsi que l'auteur voudrait que la Venus à la fourrure implique le dépiautage de l'enfant par la mère. C'est une affirmation absolument arbitraire. D'abord, on n'en fournit aucune preuve, si ce n'est par jeu des libres associations de l'auteur adulte du Moi-peau, projetées sur un enfant. Cet enfant, nous assure-t-on, aurait été dans l'angoisse d'être dépiauté, parce qu'il avait montré son phallus à sa maman "réellement ou imaginativement" (*M.P.*, p. 42). C'est le type même de l'hypothèse *ad hoc*. Ensuite, on veut ignorer, comme Krafft-Ebing (1950, p. 374) l'avait déjà vu, que la fourrure n'est pas un élément du rituel masochiste et que Sacher-Masoch était, en plus, un fétichiste de la fourrure. Il y a donc dissociation entre la fourrure, analogue au Moi-peau et le masochisme.

En raison de l'articulation masochiste obligée, Anzieu excelle alors dans sa rhétorique. Il s'efforce de nous entraîner dans la ronde de ses fantasmes, stigmatisant ceux tout honteux d'apprendre que "parmi les plaisirs prégénitaux qui accompagnent normalement (*sic*) la jouissance sexuelle génitale, se trouve assez souvent (*sic*) celui de laisser sur la

peau du partenaire des traces par morsure ou par griffure" (*M.P.*, p.41).

Jusqu'ici, la manipulation est patente : on suggère, on impose des fantasmes, évidemment pervers [33], qui devraient normalement être là, puisque "assez souvent" là. L'entreprise se poursuit quand on va manipuler le sens scientifique des concepts.

La notion d'interface a été, depuis longtemps, engagée dans une signification métaphorique, qui, reprise dans ce contexte, n'a pas d'autre fonction que de considérer la peau comme la limite du corps, séparant la peau en dedans et dehors. Fantasmatiquement cette interface sépare la peau de l'enfant de celle de la mère : "Ce plan est fourni par un fantasme méconnu des expérimentalistes - celui d'une peau commune à la mère et à l'enfant ; ce fantasme a une structure d'interface" (*M.P.*, p. 58). L'interface fantasmatique devient une notion d'autant plus floue qu'il lui arrive, avec aisance, de se substituer au fantasme de peau commune. C'est ce glissement sémantique qui fait que la partie commune devient la peau commune, excluant la singularité des deux peaux. Au sens propre, l'interface est la partie commune à deux systèmes ou à deux phases, la partie par laquelle ils sont en relation ou communication, elle ne conduit pas à l'identification des deux éléments. Anzieu supprime explicitement le caractère partiel de cette communauté (*M.P.*, p. 61-62, par exemple) et, jouant sur les mots, qualifie alors l'interface de "peau commune à la mère et à l'enfant". C'est ainsi que la peau commune finit par une communauté de peau.

[31] "Des prêtres et des prêtresses, dans différents cultes de la Grèce antique, portaient des noms de taureaux, de chevaux, de poulains, d'ours, d'abeilles, etc. Ils revêtaient alors les dépouilles de ces animaux conçues sous une forme zoomorphique" (S. Reinach, op. cit., p.538-539 et 867) ; Anzieu (1985, p. 42) connaît, évidemment les rites usant de la peau du vaincu mais il ne précise pas le rôle que joue la peau dans l'identification à l'autre dans ces civilisations.

[32] "Quand le Moi-peau se développe davantage sur le plan masochique, la peau commune est fantasmée comme peau arrachée et blessée" (Anzieu, 1985, p.43) Inversant le sens des facteurs, on affirme : "Ce fantasme d'être dépiauté est renforcé par les observations faites sur des animaux domestiques tués et préparés pour la consommation ou sur soi-même à l'occasion des fessées ou des soins apportées à des plaies ou à des croûtes." (id. p. 41).

[33] Au sens psychanalytique bien sûr !

Un nouveau pas est accompli, quand cette interface devient “la barrière qui protège de la pénétration par les avidités et les agressions en provenance des autres, êtres ou objets” (*M.P.*, p. 39). Il y a une confusion regrettable entre ce que font les “êtres” et les “objets” (*M.P.*, p. 42). A la source de cette confusion s’en trouve une autre, du même ordre, dans la différence qui est faite entre une excitation et une information, sur laquelle est construite la notion de pare-excitation. L’excitation est un concept biologique et non physique, l’intensité qu’elle transporte est infinitésimale, l’organisme y réagit par ce qu’il traite l’information qu’elle contient. Au 19^{ème} siècle, les premiers neurophysiologistes, comme Pavlov, ont induit Freud à commettre une erreur grossière, celle d’énergie psychologique, susceptible de quantification. Ils imaginaient que la réponse de l’organisme empruntait l’énergie transmise par les stimulus. C’est ce concept qu’Anzieu reprend à son compte, négligeant les leçons de H. Piéron [34]. L’intensité physique minimale pour la transmission de l’information est définie par le seuil, elle peut augmenter mais elle ne peut se désolidariser de l’information qu’elle apporte. Une augmentation de chaleur augmente la douleur mais, quand les tissus sont lésés, il ne s’agit plus d’excitation et l’organisme alors se réduit à une réalité physique soumise à une source de chaleur. Au dessus d’un certain seuil la lumière brûle la rétine, comme le tympan éclate sous le coup d’une amplitude sonore trop intense, c’est à dire d’une pression physique.

Dans le Moi-peau, la frontière commune constitue une barrière aux stimulus, “ce pare-excitation (*the stimulus shield*) [35] forme et enveloppe l’orbite symbiotique de l’unité duelle mère-enfant” (Peterfreund, 1978, p. 429). Selon Anzieu (1985), “la mère sert au bébé de pare-excitation originelle contre les agressions du milieu extérieur” (p. 43). Cette hypothèse freudienne, mal élaborée, confuse, a été rejetée par beaucoup de psychanalystes (Mac Millan, 1991, p. 515 ; Stern, 1985, p. 232 et sq.; Peterfreund, 1978, p. 436), son admission suffirait, à elle seule, à témoigner de la fidélité parfaite à la ligne du parti qui aujourd’hui a perdu son sens. Elle justifie, dans notre contexte, la double membrane. Anzieu nécessairement adopte, dans sa pleine acception primitive, la notion de pare-excitation avec son association originelle au principe de constance. Freud, imaginant les êtres vivants bombardés d’une énergie létale d’origine externe, leur attribuait un pare-excitation, à la surface du corps, indispensable pour réduire significativement la quantité d’énergie. (*M.P.*, p. 77 ; *L.P.*, [36] p. 131). Nous savons que la vie s’est développée sur la terre pour certaines raisons physiques déterminées, dont l’une est justement l’absence d’influences physiques létales. D’autre part, il n’y a que des psychanalystes éloignés de la logique des vivants pour croire encore que les pulsions puissent déborder l’individu ou que l’être vivant, dans un écosystème, exige un système spécialisé pour se protéger de l’énergie physique.

Quant à ce qu’Anzieu appelle “les êtres”, (*M.P.*, p. 39) dont il confond, les méfaits avec ceux des ob-

jets, leur imputant à tous deux le caractère d’agression, il les retrouve dans une peau qui est “lieu et moyen primaire de communication avec autrui” (*ibid.*). On est frappé par l’escamotage auquel se livre l’auteur à l’égard du canal cutané dans la communication non-verbale. Les seules fonctions auxquelles on se réfère sont la sexualité, entendue dans son sens psychanalytique, et l’attachement dont on admet qu’il est un mécanisme primaire au sens de Bowlby. Cette dernière concession, dont il convient de se réjouir, va néanmoins tourner court, comme on va le voir plus bas.

Il importe, entre autres différenciations, de distinguer la peau, comme limite corporelle définie par les lésions physiques susceptibles de l’affecter de l’extérieur, de la peau, significative de l’intimité du soi, dont elle n’est qu’un paramètre. Le modèle dit de “l’équilibre intime” [37] utilise plusieurs facteurs en corrélation : distance, contact visuel, qualité de la conversation, nombre de sourires. Une des fonctions de ces relations d’équilibre est de prévenir les atteintes physiques mais elle est loin d’être la seule. Dans ce cas, la peau peut être sensible aux différences de température inscrites dans cette relation avant de l’être aux sensations tactiles ou douloureuses. Mais le canal de communication cutané, en tant que tel, est encore beaucoup plus complexe dans la mesure où il convient de différencier, au départ, les qualités des contacts (passifs, actifs, réciproques), la nature des zones corporelles, la force de ces contacts, leur durée, leur fréquence, le statut social des agents et leur culture, etc. Les

[34] “L’excitation est la manifestation d’une réaction de l’organisme à la stimulation efficace”. (Piéron, 1953, p. 9) ; et “le milieu exerce une “stimulation”, c’est-à-dire qu’il provoque, avec une dépense d’énergie très variable et qui peut être extraordinairement minimale, une réaction de l’organisme obtenue grâce à une dépense des propres réserves énergétiques de ce dernier”, (Piéron, 1945, p. 13.).

[35] C’est la traduction anglaise du terme allemand utilisé par Freud (Reizschutz), traduit en français par “moyen de protection contre les excitations” (Au delà du principe du plaisir, trad. fr., p.30), ou par “pare-excitation”. Les auteurs de langue anglaise utilisent également le terme de “barrière aux stimulus” comme synonyme (cf. MacMillan, 1991, p.514 et sq. et Stern, 1985, 232 et sq.).

[36] Abréviation pour Anzieu D., *La Pensée*, Paris : Dunod.

[37] Formulé par Argyle et Dean (1965), voir Corraze (1996), 133 et sq., et J. Nonverbal Behav., 1984, 8, 4.

significations sont alors multiples, on a pu en dénombrer 18 (Jones, 1994, p. 20).

Une méthode fréquente la distorsion des textes : l'interprétation de Fisher et Cleveland

Anzieu renvoie aux travaux de Fisher et Cleveland (*M.P.*, p. 31–32) qui, selon lui “ont isolé deux variables nouvelles qui n’ont cessé depuis de faire leurs preuves, celles d’Enveloppe (*sic*) et de Pénétration [38]”. On voit mal ce que peut signifier ce texte. D’abord le terme de pénétration (*penetration*) est, pour Fisher et Cleveland, opposé à barrière (*barrier*), terme qui ne peut en rien se traduire par enveloppe [39]. Ces deux scores étant la double expression de la dimension frontière de l’image du corps (*the body-image boundary dimension*). Ensuite, ces deux termes sont définis à partir des résultats (*scores*) obtenus à une épreuve de contenu, en nombre de réponses limitées, aux planches utilisées pour le test de Rorschach. Fisher et Cleveland ont particulièrement insisté sur l’incapacité des individus à saisir par introspection explicite [40], ou par élaboration de l’inconscient, le caractère barrière ou pénétration de leurs propres corps [41]. Fisher a

même souligné que cette conceptualisation était extérieure à la psychanalyse [42]. On peut donc affirmer que l’imagination du sujet, active dans l’organisation perceptive de tâches d’encre perçues comme des organisations extérieures, est le point de départ et non le terme de cette entreprise. Elle repose sur un ensemble de corrélations objectivement précisées et non sur des jeux métaphoriques indéfiniment prolongés [43].

La notion d’un corps frontière porte essentiellement sur le degré de différenciation entre le sujet et le milieu extérieur. Il s’agit d’une dimension des mécanismes psychologiques en référence au corps propre [44].

Les indices de la barrière corporelle (“dites perceptions corporelles extérieures” – Fisher, 1970, p. 168) se fondent anatomiquement sur la peau, les muscles, les articulations et la circulation périphérique. C’est une unité seulement dans la mesure où des corrélations la précèdent et non les associations fantasmatiques.

Il faut tout de suite préciser que la traduction de l’expression, le terme “enveloppe” n’appartient pas au vocabulaire de Fisher et Cleveland. Mais par contre il appartient à celui d’Anzieu, à l’image qu’il se fait lui-même du corps et qu’il attribue à tort à ces deux auteurs [45]. Mais si le terme enveloppe ne convient pas c’est

que Fisher et Cleveland ont du corps une toute conception.

D’abord l’opposition se situe entre deux aspects de la dimension frontière du corps, le corps barrière et le corps pénétré (Fisher et Cleveland, 1958, p. 58). Le terme enveloppe n’est en rien utilisé par Fisher et Cleveland, pour la bonne raison qu’ils n’ont pas des frontières du corps une image d’un sac amorphe comme le constitue la peau vue par le sens commun. Pour eux “les couches extérieures du corps visent essentiellement **la peau, la musculature striée et le système articulaire** [46]. Ces tissus constituent la partie de l’individu étroitement en contact avec la réalité. Peau, système articulaire et musculature contrastent avec l’intérieur du corps” (Fisher et Cleveland, 1958, p. 91). Quant à la notion de pénétration, elle n’a pas de signification en-dehors de la pathologie (*ibid.*). Il en résulte que l’arthrite rhumatismale, comme la symptomatologie de conversion du système nerveux sont, comme les dermatoses, des symptômes extérieurs. De plus il n’est pas démontré que l’opposition soit totale entre barrière et pénétration, comme deux termes antinomiques ou en relation polaire. On trouve en effet des corrélations positives entre les deux scores (*ibid.*). Il y a donc impossibilité d’assimiler ces scores aux représentations ordinaires, celles de la pensée commune.

[38] Les majuscules sont de D. Anzieu.

[39] Ce terme a le même sens qu’en français, il est synonyme de mur, de rempart.

[40] “Si vous interrogez la moyenne des gens, sur les frontières de leur corps (*body boundary*), vous avez un aperçu déconcertant. Alors qu’ils savent que toutes les organisations ont des limites définies, ils n’ont probablement jamais appliqué cette idée à leur propre corps” (Fischer, 1973, p. 21.) Il s’agit d’un fantasme induit par le psychanalyste, comme le fut, en son temps, le traumatisme de la naissance.

[41] “Si l’on entend par concept de soi, les attitudes qu’un individu exprime sur lui-même verbalement, nous ne considérons pas que la variable de la frontière de l’image du corps se confonde avec significativement avec lui.” (Fisher et Cleveland, 1958, p.111).

[42] “Il y a eu une tentative d’isoler un cadre de problèmes particuliers ou des thèmes psychodynamiques qui auraient pu distinguer les bien limités des mal limités. Des corrélations consistantes entre les réponses barrières et celles portant sur des thèmes dynamiques n’ont pas pu être démontrées” (Fisher, 1970, p. 302–303). De multiples travaux de l’auteur ont confirmées les conclusions antérieures selon lesquelles on ne peut pas lier les thèmes spécifiques à la psychodynamique à l’état de frontière (Fisher, 1986, t. 2, p. 508). Fisher ajoute que le score pénétration est corrélé à la pensée magique et qu’il a été trouvé significativement plus bas chez les comportementalistes que chez les psychanalystes (Fisher, *id* ; p.420).

[43] Il est clair qu’on a pu affirmer qu’il n’y avait aucun rapport entre la perception des tâches et la perception du corps. En fait, répond Fisher (1970, p. 167) la démonstration se fait par corrélations statistiques.

[44] J’utilise cette expression et non celle de schéma corporel ou d’image du corps qui ont perdu toute signification rigoureuse.

[45] Décidément les auteurs français jouent de malchance avec Fisher et Cleveland, les confusions de Bergès en sont un autre témoignage.

[46] C’est moi qui souligne.

Mais il y a plus. Pour Fisher et Cleveland, ce n'est pas le corps qui conditionne la vie psychique mais la vie psychique qui se projette sur le corps. "Le corps-frontière est donc un écran sur le quel se projettent les sensations fondamentales de l'individu concernant sa sécurité dans le monde" (ibid., p. 354). "La façon dont un individu ressent ses frontières corporelles est déterminée davantage par des forces internes que par les caractères effectifs de son corps" (ibid.). Ce point de vue explique pourquoi Fisher et Cleveland n'envisagent pour mobiliser l'image du corps que la psychothérapie analytiquement orientée (il ne s'agit ni de relaxation ni de massages, comme l'affirme Anzieu [47] !!!) (ibid., 244–245). La psychothérapie, selon ces auteurs, n'opérant que par "réorganisation de certaines intériorisations, comme par exemple, l'image du père" (ibid., p. 354).

La perception tactile et l'épreuve de réalité ; l'ignorance de la dominance visuelle

La pensée commune accorde aux sens une valeur différente quant à leur capacité à atteindre ce qu'elle entend par réel, c'est-à-dire le monde extérieur. Le toucher, le contact cutané, aurait une valeur supérieure à la vue quand il s'agirait d'apprécier la réalité du monde. Cette primauté sensorielle des récepteurs de la peau a été soutenue par Berkeley (1709) [48], bien qu'il niât l'existence de la matière, au bénéfice de la perception de l'espace, la vue ne livrant que des signes qui, comme les mots, renvoient

à la réalité de l'objet, c'est-à-dire à l'expérience du toucher qui, grâce à eux, est anticipée [49].

Le Moi-peau célèbre l'éminente dignité de la peau, le Dieu-peau, selon une logique toute cartésienne qui va du je pense à Dieu, le je psychologique étant subrepticement entré en contrebande avec la pensée. Dans un chapitre sur les fonctions du Moi-peau, on assiste à l'accumulation de ses fonctions. La peau a sur les autres sens une primauté structurale :

- elle est le seul sens à recouvrir tout le corps ;
- elle contient plusieurs sens distincts ;
- le toucher est le seul sens à posséder une structure réflexive (c'est sur le modèle de la réflexivité tactile que se construisent les autres formes de réflexivité) (*M.P.*, p. 60–61).

Tout cela peut marcher mais ne suffit pas pour conférer à la peau une primauté fonctionnelle, car c'est de cela qu'il s'agit. Encore une fois, la psychanalyse épouse les croyances communes pour lesquelles le toucher se confond avec le sens de la réalité au détriment de la vue. Ainsi que l'écrit Anzieu à fin de preuve "comme le langage courant le montre, qui parle de "contact" pour tous les sens" (*M.P.*, p. 50). Cependant, si l'on suit bien le texte, il s'agit d'une primauté fonctionnelle et non structurale et Anzieu s'oppose à ce qu'il nomme une minimisation du rôle de la peau dans le développement du psychisme.

D'abord il s'avère difficile, dans le développement de l'enfant, de soustraire les autres sens de l'ensemble des informations. Les échanges d'informations avec le milieu portent sur de multiples canaux sensoriels mais le primat de la vision est mani-

festé dans l'importance des communications faciales, comme nous le verrons plus bas. L'imitation par la vue débute dès la naissance, elle a été observée à la 42^{ème} minute de l'existence (Meltzoff et Moore, 1982). Contrairement à une croyance tenace, la vision fonctionne dès la naissance (Haith, 1983). Johnson (1995) mentionne l'existence de trois types de comportements visuellement guidés chez le nouveau né. Ensuite, aucune observation n'a montré la primauté du toucher : "malgré son ancienneté, il est surprenant qu'il n'y ait guère d'évidences en faveur de l'idée qui voudrait que le toucher soit dominant au début de la vie, (ce qui nous permettrait de parler de l'enfance comme singularisée par un espace "tactile" (Jones, 1981, p. 113). Au contraire, la perception tactile s'avère très déficitaire chez le jeune enfant et très en retard sur la vision (ibid., p. 114).

Ce qu'on appelle le captage visuel, ou la dominance visuelle, exprime la dominance que ce canal exerce sur les autres dans notre espèce. Il s'agit d'une donnée de l'expérience, mais, il est vrai, non du sens commun. La dominance visuelle a été parfaitement analysée par Tastevin [50], puis par une série de travaux, montrant que, lorsque plusieurs sens donnent des informations discordantes c'est l'information visuelle qui s'impose. La dominance sur le canal sonore est manifeste dans le ventriloquisme et chez le jeune enfant on a trouvé des résultats qui sont analogues (Walk et Pick, 1981). La dominance visuelle sur le canal haptique était l'objet des expériences mêmes de Tastevin, qui montraient les illusions cutanées. Ces résultats furent confirmés par les

[47] Comme on ne saurait suspecter Anzieu de n'avoir pas lu le livre dont il nous délivre une analyse., on peut suspecter qu'il y a eu échange de ses notes de lecture.

[48] Dont E.J. Gibson a dit qu'il avait rendu le pire des mauvais services à notre compréhension de la perception.

[49] "Les figures visibles sont les signes des figures tangibles., comme les mots sont les signes des choses" (Berkeley, 1709, § 140). Le fameux Dr Johnson répondait à Berkeley, qui niait l'existence de la matière, en frappant fortement une pierre du pied (I refute it thus !). Décidément tous deux s'accordaient avec la conscience commune sur la primauté du toucher.

[50] "La perception visuelle, parce qu'elle est la plus forte, capte l'autre perception, et l'amène à coïncider avec elle plus ou moins exactement" Tastevin J., En partant de l'expérience d'Aristote, 1937, in Corraze J. (ed.), 1973, 119–162.

auteurs américains Rock et Harris (1976).

Le toucher comme purement passif ; l'ignorance du mouvement dans les perceptions tactiles et du système haptique

La prépondérance d'une conception passive de la peau est corrélée à l'ignorance du rôle de l'activité, de la motricité, non seulement dans l'exploration du milieu et dans la construction du soi, mais encore dans la description structurale qui a la prétention d'être au niveau de la connaissance. Comme on l'a déjà vu, tout ce qui peut donner au mouvement, donc au système musculaire, la moindre importance est, dans l'ouvrage qui fait l'objet de cet article, impitoyablement passé sous silence, ou donne lieu à des assertions scientifiquement erronées. La peau, entendue comme enveloppe passive, attendant d'être affectée par des stimulus, n'est pas une donnée première mais une construction ultérieure qui n'a que la valeur d'un artifice.

Au contraire, la peau apparaît au travers de sa mobilisation permanente au cours des mouvements [51], ce qui échappe à la conscience commune et partant aux fantasmes. Les informations tactiles et celles en provenance des systèmes articulaire et

musculaire sont coordonnées, lors des mouvements. Il se constitue une unité synergique que Gibson a parfaitement définie sous le nom de système haptique. Quand donc Anzieu affirme de la peau "qu'elle seule combine les dimensions spatiales et temporelle" (M.P., p. 14) [52], il nous égare complètement. Cet aveuglement systématique, à l'égard de tout ce qui peut évoquer ou rappeler le rôle du système musculaire, est fort inquiétant. Il débouche sur l'énoncé de contre vérités peu admissibles à ce niveau de notoriété. Il conduit, comme nous l'avons déjà vu plus haut, par exemple, à faire de Fisher et Cleveland une lecture aberrante, où le système musculaire est désolidarisé fonctionnellement de la peau et des articulations. Ici, on lit que "la peau compte des nerfs moteurs (qui commandent la mimique)" (M.P., p. 16), sans spécifier que ces nerfs agissent sur les muscles peauciers qui mobilisent la peau. Là, on (M.P., p. 9) nous décrit une gastrula [53] dépourvue de mésoderme, d'où proviennent pourtant muscles et os et, singulièrement, le derme. Il convient, pour les besoins de la thèse, de n'y trouver que deux feuillettes [54]. Enfin, le robuste appétit de la peau la conduit à dévorer les muscles, c'est "la seconde peau musculaire" (M.P., p. 196-302 [55]), comble de cet impérialisme qui tourne à la farce publicitaire.

Comme Anzieu l'avoue, on a vécu sur "une illusion périmée d'un bébé passif au psychisme table rase ou cire molle" (M.P., p. 58) [56]. Il est permis de se demander ce qui au juste est en question. Car c'est bien une singularité de la psychanalyse, comme on nous le précise tout de suite, de mettre l'accent "sur la dissymétrie entre le patient et le psychanalyste, entre le nourrisson et son entourage, sur la dépendance première et sur la détresse originaire auxquelles, sous l'effet du processus psychanalytique, le patient régresse" (ibid.). Donc l'image qu'on se fait du nourrisson est fondée sur le modèle relationnel psychanalytique et sur la régression qu'il est censé promouvoir, mais non sur la connaissance directe de la vie fantasmatique. On nous assure ensuite que "le bébé a de cette enveloppe une représentation concrète, qui lui est fournie par ce dont il fait l'expérience sensorielle fréquente, à savoir la peau, une expérience infiltrée de fantasmes". Nous sommes précipités en pleine confusion car, cette "expérience sensorielle concrète", qui l'aborde et avec quels moyens, puisqu'elle ne se confond pas avec ce qui l'infiltré ? On constate donc, de nouveau, que le fantasme n'est pas suffisant, qu'il lui faut une donnée d'une autre origine, justiciable malheureusement d'autres méthodes, rigoureuses cette fois,

[51] Toute stimulation, par essence, est accompagnée d'une réponse.

[52] A la suite d'un développement où rien ne le laisse prévoir, on tombe brutalement sur le terme proprioceptif (dans "De cette origine épidermique et proprioceptive, etc." (M.P., p.39) qui sort, par miracle, du chapeau.

[53] Les animaux se divisent en diploblastiques, s'ils ont deux feuillettes, et en triploblastiques s'ils possèdent trois feuillettes. Seuls les phylums des cnidaires et des cténophores ont deux feuillettes embryonnaires. La connaissance très approximative de l'auteur en embryologie explique sans doute ce que peut avoir de consternant la formule selon laquelle : "L'embryologie peut nous aider à nous débarrasser de certaines habitudes de notre pensée dite logique" (M.P., p. 9). "Au cours des vingt dernières années, les progrès, dans la biologie du développement ont été si spectaculaires que l'on peut excuser les biologistes du développement de croire, sans doute de façon illusoire, que les principes fondamentaux sont compris et que les vingt prochaines années seront consacrées à parfaire les détails." (L.Wolpert, Science, 1994, 266, p. 571).

[54] On fait encore mieux, quand l'idée fixe des deux enveloppes, conduit à affirmer que les deux couches sont "un phénomène biologique quasi universel" ! (M.P., p. 9). Anzieu va, évidemment, jouer du fantasme à propos de la pie-mère (M.P., p. 13), en omettant de dire que les méninges sont constituées de trois membranes.

[55] Cf. M.P., p.102 où Anzieu, avec légèreté, recrute la cuirasse caractérielle de Reich qui est totalement musculaire, dans son expression somatique et n'implique nullement la peau (dont le rôle dans le masochisme est même critiqué). Reich représente un impérialisme musculaire, comme Anzieu un impérialisme cutané. Pour Reich il y a "une identité fonctionnelle entre la cuirasse caractérielle et l'hypertonie musculaire (...) tout névrosé est musculairement dystonique et toute cure s'exprime directement dans un changement de l'habitus musculaire" (Reich, 1949, p. 343). Faut-il dire qu'il s'agit d'affirmations totalement arbitraires ?

[56] Il s'agit d'une connaissance non actualisée ou d'une stigmatisation.

dont il se trouve tributaire. Si donc, il est tout à fait juste d'affirmer que "les expérimentalistes" méconnaissent le fantasme, "celui d'une peau unique commune à la mère et à l'enfant", il serait également juste, si l'on doit sortir du champ du fantasme, pour l'asseoir, de ne pas ignorer, caricaturer ou falsifier ce que ces dénommés expérimentalistes nous disent. Or ce qu'on nous propose, face à ce que Anzieu appelle les cognitivistes (*M.P.*, p. 58) ou encore, plus familièrement, psychologie expérimentale (*M.P.*, p. 57), ou expérimentalistes (*M.P.*, p. 58), ou "le schéma stimulus-réponse" (*M.P.*, p. 59) [57], comme autant de mauvais objets dont le sens se trouve dénaturé avec une grande désinvolture, c'est l'absolutisme enivrante du fantasme dont la qualité même, livrée à l'arbitraire de chacun, défie toute appréhension objective.

L'idée que le schéma corporel, ou l'image du corps [58] (à l'origine les deux termes étaient malheureusement identifiés et singulièrement par Schilder) se construit autour de la motricité n'est d'ailleurs pas une idée nouvelle. Elle a été défendue à l'époque même où la psychologie du développement, se fondait sur des idées erronées. Cette perspective est nécessairement étrangère au Moi-peau parce que la conception du développement, centrée sur l'individu, actif ou compétent (le soi écologique), est rejetée violemment. Des auteurs, en opposition implicite aux premières conceptions des psychologues sur la nature de l'état originel de l'enfant, s'y sont attachés. Arnold Pick (1908, 1922) publia deux articles, où il rapporta les observations de malades qui avaient perdu "l'image visuelle du corps". Pick alors imagine comment se développe

l'image optique du corps. Il avait remarqué que ses malades, quand ils n'arrivaient pas à montrer une région du corps après sa nomination, pouvaient y parvenir, s'ils mobilisaient cette région par des mouvements qu'il qualifia d'automatiques ou d'involontaires. Ces mouvements sont "la dernière béquille de l'autotopographie par ailleurs défaillante. Dans les premiers mois de la vie de l'enfant, les sensations tactiles et kinesthésiques accompagnent les mouvements automatiques (Pick, 1922, p. 76). Nous nous trouvons alors devant "les tous premiers débuts du moi corporel". Cette intégration des sensations et des mouvements va se poursuivre et les premières constructions "graduellement sont déplacées et supplantées par des images intuitives (*"Anschauungsbildern"*) optiques de notre corps jusqu'à ce que finalement l'image représentée et construite de notre corps ait tout à fait sa place au sein de l'espace visuel" (Pick, 1908, p. 10). Pick, dès les premières années de ce siècle, introduit coordination des sensations tactiles et proprioceptives, anticipant sur l'idée de système haptique.

Henri Piéron a considéré que l'espace tactile est une abstraction, résultant d'un isolement artificiel, ("L'espace étant toujours construit sur le mouvement" (Piéron, 1945, p. 235 ; cf. aussi Piéron, 1953, p. 114 et sq.) dans la mesure où le contact sur la peau déclenche un mouvement, réflexe d'abord, qui se porte vers le point stimulé. Bref "la spatialisation tactile est adaptée à une exploration successive, et elle se précise grâce à la contribution des données kinesthésiques corrélatives des mouvements d'exploration" (Piéron, 1953,

p. 116).

Nous avons donc là, avec ces deux auteurs écrivant, encore une fois, bien avant la naissance de la notion d'un sujet actif dès les premières heures de la naissance, une conception intégrée des informations tactiles.

La psychogenèse du Moi-peau en filiation freudienne directe

Anzieu consacre douze pages de son ouvrage à la psychogenèse du Moi-peau, où il mêle des apports étrangers à la psychanalyse, pour finalement les rejeter comme des "points de vue cognitif" (*M.P.*, p. 61-66).

Le moi freudien et sa genèse escamotée

Anzieu nous le dit clairement : "Le Moi, en son état originaire, correspond bien chez Freud à ce que j'ai proposé d'appeler le Moi-peau" (*M.P.*, p. 82). En conséquence, on bénéficie d'une analyse se voulant minutieuse des écrits de Freud, consacrés aux instances et plus spécifiquement à la genèse du Moi. Or, assez bizarrement, font défaut les passages où Freud nous fait assister à la naissance du Moi. Ce n'est pas sans dommage, comme nous l'allons voir.

Il s'agit du "Moi" au sens de Freud ("Le moi véritable" [59]) c'est-à-dire d'une formation de la vie psychologique, servant d'intermédiaire entre les pulsions du ça et le milieu, et constituant avec le ça et le sur-moi l'une des instances de l'appareil psychique. De plus "le moi, affirme-t-il,

[57] Ces séries d'identifications, tout psychologue instruit sait qu'elle sont fallacieuses et ne recouvrent pas les mêmes choses. Elles ont pour caractère commun de ne pas dépendre du modèle psychanalytique.

[58] Anzieu (*M.P.*, p. 21) attribue à tort à Schilder, qualifié, à juste titre, de "psychanalyste", "l'invention" (sic) du terme "image du corps". Elle est due au neurologue Pick (1908). D'ailleurs, le premier ouvrage de Schilder (*Das Köperschema*, Springer, 1923), commente le travail de Pick, nommé dès l'introduction, en faisant référence à son concept (cf. p. 38).

[59] Freud S., Moïse et le monothéisme, trad. fr., Paris : Gallimard, 1948, p. 147. Ce livre sera mentionné désormais par "Moïse".

est d'abord et avant tout un moi corporel" [60]. Affirmation qui renvoie donc à ce "moi" de l'appareil psychique qui va percevoir le milieu ("système P., c'est-à-dire perception, précise Freud), agir sur le milieu ("le moi contrôle les voies de la motilité", *M.C.*, p. 179). C'est, dit Freud, le cavalier qui maîtrise le cheval, qui est ici le ça (ibid.). Le "ça qui est dominé par les passions" (ibid.), c'est-à-dire qu'il obéit au principe du plaisir (ibid.) alors que le moi représente la réalité.

Cette opération conceptuelle faite, Freud propose une étude génétique. D'abord, pour Freud, le moi n'est pas, quant à son origine, autonome : "Il est nécessaire d'admettre qu'il n'existe pas, dès le début, dans l'individu, une unité comparable au moi ; le moi doit subir un développement" [61]. C'est une production ultérieure du ça, au contact du milieu extérieur (en particulier du système P [62]). "Le moi n'est qu'une partie du ça ayant subi des modifications particulières" (*M.C.*, p. 194). Freud suppose alors que le ça voit sa couche en contact avec le monde se transformer en "moi". ("Le ça est plus ancien que le moi qui s'en est détaché sous l'influence du monde extérieur comme l'écorce se détache de l'arbre" (*Moïse*, p. 147). "Le moi est une partie du ça ayant subi des modifications sous l'influence directe du milieu extérieur" (*M.C.*, p. 179). Ce phénomène est présent "chez des êtres vivants beaucoup plus simples, car il est l'expression nécessaire de l'influence du milieu extérieur" (*M.C.*, p. 193). Le moi est donc une surface s'établissant entre le ça et le milieu (une interface, dirions nous aujourd'hui), de plus cette surface se projette à l'intérieur

de l'individu : "Le moi est non seulement une entité toute en surface, mais une entité correspondant à la projection d'une surface" (*M.C.*, p. 179). Cette projection signifie sans doute, compte tenu du texte même, avec la mention implicite mais claire de l'homunculus, que la surface se projette à l'intérieur de l'individu. Cette genèse du moi, on l'aura remarqué, se fait sous l'influence du milieu extérieur, le moi étant passif. Comment ce moi pourrait-il être actif puisqu'il est engendré ? [63]. Freud renforce encore cette attitude en s'appuyant sur Groddeck, affirmant que "ce que nous appelons notre moi se comporte dans la vie d'une façon toute passive" (*sich im Leben wesentlich passiv verhält*, [64]).

Anzieu fait état du rôle actif de la peau dans la perspective même de Freud : "Cette enveloppe n'est pas seulement un sac contenant; elle joue un rôle actif de mise en contact du psychisme avec le monde extérieur et de recueil et de transmission de l'information" (*M.P.*, p. 81-82). Assez curieusement d'abord ce n'est pas cette modalité, on vient de le constater, qui est affirmée dans *le Ça et le Moi* qu'Anzieu suit ; ensuite, tout le système du Moi-peau passe sous silence les modalités d'action où se trouve passivement entraînée la peau dans le cadre de la mobilisation musculaire, mobilisation qui ne joue aucun rôle dans le fantasme d'Anzieu où la perspective du sac est exclusive. Sur ce dernier point, la persévérance de la pensée est telle qu'il fait dire à Freud le contraire de ce qu'il soutient, tout en transcrivant le texte même qui le démontre. En effet, il nous affirme (*M.P.*, p. 81) que, selon

Freud, "le Moi est explicitement désigné comme 'enveloppe' psychique". Or le texte en question de Freud (cité par Anzieu, *M.P.*, p. 82) utilise bien le verbe qui signifie envelopper, ou recouvrir, (*umhüllen* [65]) mais négativement, pour affirmer que "le Moi ne recouvre pas totalement le Ça" (*das Ich umhüllt das Es nicht ganz*", *G.W.*, p. 251) et qu' "il est à peu près comme le disque germinal est posé sur l'œuf" (ibid.). Donc il est explicitement affirmé que "le Moi ne recouvre pas complètement le Ça mais seulement le système perceptif, dont il constitue la surface (*Oberfläche*)" (ibid.). Comme on est assuré que le ça est entendu comme une entité psychique, il ne peut avoir le Moi comme enveloppe, contrairement à ce que proclame Anzieu.

On retrouvera cette entité primitive, totalement coupée du monde, dans l'idée d'un narcissisme primaire, avec la totalité de la libido dans le ça, son grand réservoir. Cet état primitif est retrouvé dans le sommeil ("isolement par rapport au milieu extérieur, "tableau du bienheureux isolement de la vie intra-utérine, tableau que le dormeur évoque devant nos yeux chaque nuit" (Freud, *I.*, p. 446), ce qui n'est pas vrai, le sommeil n'est pas un isolement. C'est avec cet état antérieur que tente de renouer les psychotiques (narcissisme secondaire) par le mouvement de régression, en se retirant du monde, c'est-à-dire, selon la terminologie freudienne, en soustrayant leur libido du milieu extérieur.

Freud va beaucoup plus loin encore puisqu'il affirme que les expériences individuelles du moi vont se déposer dans le ça et être transmise

[60] Freud S., *Das Ich und das es* (Le moi et le ça), 1923. J'utilise soit la trad. fr., in *Essais de Psychanalyse*, Paris : Payot, 1951, soit une traduction personnelle, sous l'abréviation M.C.

[61] Freud S., *Pour introduire le Narcissisme*, trad. fr., Paris : P.U.F., p. 84.

[62] "Le moi est l'entité qui a son point de départ dans le système P(perception)." (*M.C.*, p. 177)

[63] Dans *Les instincts et leurs vicissitudes* (1915, C.P., IV, p. 62), Freud avait présenté, à cette époque, une origine de la séparation entre le milieu extérieur et intérieur fondée sur l'activité musculaire, susceptible d'éviter les stimulus externes et non internes..

[64] Freud S., *Gesammelte Werke* (G.W.), In S. Fischer, 1952, V. 13, p. 261.

[65] *Umhüllen* signifie envelopper mais également recouvrir, qui peut s'entendre d'une surface. C'est le dernier sens qui correspond au contexte, en particulier la comparaison avec le disque germinal.. D'ailleurs Jankelevitch traduisait : "le moi ne recouvre le ça que par sa surface" (*M.C.*, p. 178).

héréditairement de façon à enrichir le capital de l'espèce. (p. 194, cf. 191b). L'inspiration est ici directement lamarckienne [66]. L'idée que le ça engendre le moi au contact du milieu extérieur est tout simplement absurde pour la pensée biologique qui ne peut concevoir un organisme sans rapports avec le milieu extérieur et donc pourvu des structures à cette fin. Mais elle provient de Lamarck, d'un Lamarck poussé à l'absurde. Lamarck en effet affirme que les structures organiques résultent d'un processus, le besoin, qui, sollicité par les variations du milieu, y répond par l'action de la "volonté". Cette dernière a la puissance de modifier un organe à force d'action (effet de l'habitude) ou de l'engendrer véritablement [67]. Freud se contente de transposer cette construction. Le besoin de Lamarck devient le ça—"C'est dans le ça que s'agitent nos pulsions primitives" (M.C., p. 47)—et l'organe de Lamarck devient le Moi. Au contact du milieu, le ça construit le Moi, comme pour Lamarck, le besoin, pressé par le milieu, construit les organes par l'action de la volonté. Or c'est un

tel système qui est une aberration biologique. Si on veut partir d'un être vivant, et non d'un fantasme, on est dans l'obligation de lui prêter des rapports au milieu donc, pour parler comme Freud, d'un système qui a les fonctions du Moi.

La symbiose normale et l'image archaïque du développement

Le Moi-peau se fonde donc sur une conception surannée du développement de l'enfant que les psychologues de la première partie de ce siècle ont partagée et qui relevait et d'une méconnaissance des capacités perceptivo-motrices du très jeune enfant et du modèle freudien de la fixation-régression.

Les psychologues du développement de l'enfant donnaient alors une image des premiers rapports de l'enfant avec le milieu dominée par l'incompétence quasi absolue. Wallon (1942, p. 129) écrivait: "L'empreinte psychique du comportement, à cette période, est elle d'une fusion

avec le milieu humain". Les termes utilisés par les auteurs, dénotaient leur cadre de référence personnel mais signifiaient le même état: "égocentrisme", "narcissisme primaire", "toute-puissance", "autisme normal" (Thomas, 1982, p. 20), "désorientation primitive hallucinatoire", "symbiose normale", "symbiose affective" (Wallon) ou "confusionnisme initial", etc. Piaget parlait d'une indifférenciation primitive, d'un égocentrisme sans ego, "L'égocentrisme constitue une sorte de centration première de la pensée, une innocence de l'esprit".

Le psychanalyste Spitz affirmait qu'à ce premier stade, avant le sourire au visage de la mère, à 3 mois, l'enfant n'avait ni conscience ni perception. Les convictions qui fondaient de telles assertions étaient plus idéologiques qu'expérimentales. Freud, au nom de son modèle de la fixation-régression, imagina la première période de la vie à partir de l'état psychotique de l'adulte qui, étant une régression, nous livrait le secret des origines [68]. Les psychanalystes de l'enfance vont projeter sur l'enfant

[66] Cf. Sulloway, p.274-275. Freud devait déclarer: "La théorie de l'évolution de Lamarck coïncide avec le résultat final de la pensée psychanalytique" (à Groddeck, juin 1917, cit. in Sulloway, p.275). En encore: "L'idée est d'installer en totalité Lamarck sur notre propre sol et de montrer que la nécessité qui, selon lui, crée et transforme les organismes n'est que le pouvoir des idées inconscientes sur notre propre corps dont nous voyons la survivance dans l'hystérie, en bref la toute puissance des idées. Ceci fournirait en fait une explication psychanalytique de l'adaptation, ce serait faire reposer la poutre maîtresse sur la psychanalyse" (Lettre à Abraham, cit. in Sulloway, p.275). Compte tenu de cela, on comprend qu'il ait pu considérer, face à Jones, lui demandant de ne pas publier les passages du Moïse (cf. M, p. 152) approuvant Lamarck (in Sulloway, p. 440), que les biologistes avaient tous tort de récuser les idées lamarckiennes en affirmant: "L'attitude actuelle des biologistes, qui rejettent l'acquisition des caractères acquis par un individu à ses descendants, rend plus difficile l'état de l'affaire, c'est vrai. J'admets, en toute modestie, que malgré cela je ne puis décrire le processus du développement biologique sans prendre ce facteur en compte"(cf. M., p.152-153). Et à Joseph Wortis, nous avons une réplique du même tonneau: "Ne m'ennuyez pas avec les biologistes, nous avons notre propre science" (cit. in Sulloway, p. 440). Freud a un tel besoin d'admettre une théorie qu'il sait biologiquement fausse qu'il va tout bonnement affirmer: "L'audace est ici indispensable" (M., p. 153) et s'empresse de conclure: "Je n'hésite pas à affirmer que les hommes ont toujours su qu'ils avaient un jour possédé et tué un père primitif" (M, p. 154). L'arrogance de Freud s'affirme encore à l'égard des progrès d'une science qui n'est pas la sienne, l'anthropologie: "Je réplique que tout en étant bien au courant de tous ces soi-disant progrès, je ne suis convaincu ni de leur bien fondé, ni des erreurs de Roberson Smith" (dont il soutient les théories!). Et enfin "contester n'est pas nécessairement réfuter et innover ne signifie pas toujours progresser. Et surtout je ne me donne pas pour ethnographe mais pour psychanalyste et j'étais en droit de tirer de données ethnographiques ce dont j'avais besoin pour mon travail psychanalytique. Les travaux du génial Roberson Smith m'ont fourni de précieux points de contact avec le matériel psychologique de l'analyse en même temps que des suggestions pour utiliser ce matériel. Je n'en saurais dire autant des travaux de ses contradicteurs" (M, p. 197). Ah! Le bon maître. On ne saurait mieux faire que de le citer: "Il est d'une manière générale étrange de voir avec quelle incorection la plupart des gens se conduisent quand, à propos d'une chose nouvelle, ils sont renvoyés à leur propre jugement"(S.Freud: "Sigmund Freud présenté par lui-même" (trad.f., Paris, Gallimard, p.84-85).

[67] Lamarck, Philosophie zoologique, Schleicher Frères, 1809, p. 222 et p. 198-199. "Les nouveaux besoins ayant rendu telle partie nécessaire, ont réellement par suite d'effets, fait naître cette partie, et qu'ensuite son emploi soutenu l'a peu à peu fortifiée, développée et finit par l'agrandir considérablement" (ibid., p. 188).

[68] Cf. Winnicott (1969, p. 38): "Dans la désintégration régressive il y a un état primaire auquel ramène la régression". Définir un état comme régressif implique que l'on a accepté un dogme. "On a tenté de formuler les processus affectifs primaires qui sont normaux dans la petite enfance et qui apparaissent régressivement dans les psychoses" (ibid. p. 47). "La psychose est courante dans l'enfance", (ibid. p. 98).

les affects des adultes, souvent les plus perturbés, et vont faire de sa vie un drame émotionnel où tous les conflits de la tragédie vont se donner libre cours, parsemés de fantasmes de carnivores furieux. Il est remarquable de voir ces gens dénier à l'enfant toute perception du milieu et le doter de fantasmes élaborés empruntés aux plus terribles tragédies grecques [69]. L'enfant est conçu comme un être en proie à des pulsions, donc à des forces internes, qui ne peut satisfaire seul ses besoins. Freud, en opposant le principe du plaisir au principe de réalité [70], et en considérant que le nouveau né n'a pas de rapport à la réalité ("coupé des stimuli du milieu extérieur", *C.P.*, p. 15 note), est tout naturellement conduit à affirmer que l'enfant est "esclave du principe du plaisir". Il en résulte que "probablement il hallucine la satisfaction de ses besoins internes. Il manifeste sa "douleur" due à une augmentation de la stimulation et au retard de satisfaction par la décharge motrice, en criant et en s'agitant et alors il éprouve la satisfaction hallucinatoire" (*ibid.*). Tout naturellement encore, Freud compare cet état à l'état autistique défini par Bleuler dans les schizophrénies de l'adulte (*ibid.*) [71].

"La période initiale du psychisme paraît donc avoir été, contrairement à la conception traditionnelle, un état d'indivision entre ce qui relève de la situation extérieure ou du sujet lui-même" (H. Wallon [72]) ou encore "c'est une étroite communion

qui commence à mêler l'enfant à son entourage" [73]. Un auteur, systématisant toutes ces convictions déclarait : "Dans ces conditions de déséquilibre entre la vie et l'ambiance, dans cette absence de moyens d'action sur le milieu, l'état psychique du nouveau né paraît être un état obscur de somnolence, mais aussi de nature émotionnelle assez indifférencié; l'expérience de l'adulte qui s'en rapprocherait le plus est probablement l'angoisse rattachée par O. Rank au traumatisme de la naissance" (Bergeron, 1961, p. 54).

Sur ce point la modification des idées a été absolue : "On pensait que, dans les premières semaines de la vie, les organes des sens du bébé n'étaient pas capables de saisir la moindre information du milieu extérieur de sorte que pour toutes ses intentions et ses buts il était aveugle et sourd. De plus dans l'incapacité de se mouvoir, il était l'image de l'incompétence psychologique de la confusion et de la désorganisation [74]. On estimait que la seule régularité de son existence provenait principalement de ses parents offrant de l'organisation à son esprit. Tant que cela durait, tout ce qu'il pouvait faire se bornait à être alimenté et à dormir" (Schafer, 1977, cité in Thomas, 1982, p. 17). Tout à l'opposé, Bower pouvait affirmer, en 1977: "Un nouveau né commence sa vie comme un organisme à la capacité d'apprentissage et à la capacité à percevoir extrêmement compétentes" (*ibid.*).

Tout un ensemble d'observations, portant sur les rapports avec le milieu et avec la communication, a modifié l'image du nouveau né pour en faire un être humain. Le système nerveux bénéficiant d'un traitement multimodal des informations sensorielles, n'est pas livrée à la monotropie d'un canal. Les rapports primitifs avec le milieu et les personnes se font aux travers de tous les canaux sensoriels et la "peau", ou mieux les récepteurs cutanés, n'ont, par conséquent, aucun privilège [75]. D'autre part son corps est un système agissant au travers duquel surgissent les systèmes d'exploration et d'action sur le milieu.

L'intermodalité et les imitations précoces

La corrélation synchronisée établit une certaine équivalence entre les informations provenant de canaux sensoriels différents. Une équivalence analogue se retrouve dans l'intermodalité ou équivalence entre les modes sensoriels. Il s'agit ici de l'identification d'un objet par un canal sensoriel antérieurement perçu par un autre. C'est ainsi que la bouche permet l'exploration des objets et il existe, dès les premiers jours de la vie, une intermodalité entre les perceptions apportées par la bouche et par la vue (Meltzoff et Borton, 1979; Gibson et Walker, 1984; Kaye et Bower, 1994). Meltzoff et al. présentent un objet à explorer à la bouche

[69] Pour Winnicott, "Il est presque certain que pour le nourrisson le repos représente un retour à l'état non intégré. Ce retour à l'état non intégré n'est pas forcément effrayant (sic) pour le nourrisson si la mère lui assure un sentiment de sécurité." p. 194 ou "A ce stade précoce de la relation parent-enfant, l'angoisse est liée à la menace d'annihilation", p. 148 "L'enfant maintient en vie la personne haïe et aimée en la châtrant ou en la mutilant d'une autre façon au lieu de la tuer" p. 248.

[70] "Formulations regardant les deux principes du fonctionnement mental" (*C.P.*, p. 13 et sq.)

[71] Il est encore intéressant de mentionner (cf. *id.* p. 14, note 2) que Freud fait du rêve éveillé ou endormi un état hallucinatoire, contrairement à Moreau de Tours où le rêve est le modèle de la folie, ici la folie est le modèle du rêve. "L'état de sommeil peut retrouver une vie mentale identique à celle qui existait avant la reconnaissance de la réalité "

[72] H. Wallon : "Le rôle de 'l'autre' dans la conscience du 'moi' ", in *Enfance*, 1959, 3-4, 279-286, p.282

[73] *id.* p.281

[74] "Il est possible à l'observateur de voir qu'un nourrisson est un embryon humain" (Winnicott, 1969, p. 194).

[75] Anzieu sait fort bien que les choses se passent ainsi. Il nous dit que: "la tétée fournit l'occasion de communications tactiles, visuelles, sonores, olfactives" (*M.P.*, p.96). Cependant tout son raisonnement n'en tient pas compte. Il s'agit d'un artifice sophistique habituel : on donne raison à l'adversaire et on poursuit comme s'il n'en était rien. Le lecteur imagine alors qu'on a du certainement démontrer, ailleurs, que les arguments de l'autre étaient sans valeur.

tout en le dissimulant à la vue. On présente ensuite l'objet au regard en même temps qu'un autre jamais exploré, les sujets manifestent une perception plus importante pour l'objet préalablement exploré par la bouche. Dès 2 mois, il existe une relation intermodale entre vision et le toucher (Streri, 1993).

Les comportements d'imitation précoce montrent l'existence de l'équivalence intermodale dans le sens canal visuel vers canal haptique

La conception psychanalytique du développement exige par contre un état symbiotique dont Margaret Mahler fut la référence la plus établie [76]. Elle différenciait la naissance biologique de la naissance psychologique, cette dernière étant "un long déroulement de processus intra-psychiques". Les premiers mois de la vie sont caractérisés par un narcissisme primaire qui évolue d'un état "d'autisme normal" à une "symbiose normale". Lors de la symbiose normale, "l'enfant se comporte comme si lui et sa mère étaient un système tout puissant, une unité duelle, au sein d'une frontière commune" (Mahler, cit. in Peterfreund, 1978, p. 429).

Anzieu partage totalement la notion ancienne de la symbiose primitive (*M.P.*, p. 62) mais, face à la conception d'un autisme normal, il hésite, prudent, arguant de son incompetence clinique (*M.P.*, p. 231).

Dans "la psychogenèse du Moi-peau", Anzieu veut faire jouer à Brazelton un rôle très précis (*M.P.*, p. 54 et sq.). Les interactions communicatives entre le jeune enfant et le milieu social sont un domaine sur lequel les observations se sont multipliées. Ce réseau de communications

est bien défini et exploité aujourd'hui. Les travaux de Brazelton sont déjà anciens mais méritent d'être signalés parmi beaucoup d'autres. En réalité, ce qui importe à l'auteur du *Moi-peau* c'est que ce réseau est qualifié d'enveloppe par Brazelton, qui lui donne aussi le nom de double-feedback. L'essence de ce concept réside pour lui dans la réciprocité, enveloppant la dyade. Automatiquement, le mot déclenche le rapt, et l'on va recruter Brazelton : "Brazelton parle également du système de double feedback comme d'une "enveloppe" qui englobe la mère et le nourrisson (ce qui correspond à ce que j'appelle le *Moi-peau*)" (*M.P.*, p. 57) [77]. Il s'en suit, bien évidemment, que l'expression de Brazelton nous conduit, tout naturellement, à la notion "d'une peau commune à la mère et à l'enfant". On voit de quelle force colossale est dotée la métaphore et comment un milieu de communications devient une peau ! (*M.P.*, p. 61). En fait, ce que Brazelton nomme "enveloppe" est exclusivement "un système de communications non-verbales" [78], donc régi par l'interaction des signaux, organisés par des rythmes d'attention et d'inattention et par la multitude des canaux sensoriels. Il s'agit donc d'une "enveloppe d'interactions réciproques" [79]. Brazelton renvoie directement à Bowlby [80] et à son "enveloppe de l'attachement". C'est précisément Bowlby qui a rompu avec toute référence aux pulsions pour centrer les comportements d'attachement sur l'interaction des communications entre l'enfant et son milieu. Comment ne pas comprendre qu'il s'agit d'une rupture totale avec l'inspiration psy-

chanalytique ? [81]. Il est donc clair que l'enveloppe, ou système de communications, au sens où l'entend Brazelton, ne saurait privilégié le canal tactile. Mais tout se passe comme si Anzieu, mu par la rigidité d'une idée fixe, n'intégrait aucune information non conforme à sa mécanique : "La communication originaire est, dans la réalité et plus encore dans le fantasme, une communication directe, non médiatisée de peau à peau" (*M.P.*, p.96). Encore une fois, c'est le fantasme, c'est-à-dire l'opinion, qui doit imposer sa conviction contre toute évidence de l'observation.

Le meilleur exemple de la méthode est encore à venir. Quand Anzieu se heurte au modèle que toute la psychologie du développement donne aujourd'hui de l'enfant, il en fait "l'illusion d'un bébé compétent, dynamique, partenaire quasi à égalité dans l'interaction, formant avec sa mère, si elle même est une partenaire compétente et dynamique, un couple parfaitement adapté et heureux, plus proche de la paire de jumeaux que de la dyade complémentaire mais dissymétrique" (*M.P.*, p. 58) [82]. Il faut savourer tout au long la citation. Il importe en effet d'abord de rappeler que la notion de "nouveau-né compétent" s'oppose à l'incompétence dont on l'avait gratifié. Comme l'affirmait Bower (cité in Thomas, 1982, p. 17), "un nouveau né commence sa vie comme un organisme extrêmement compétent dans les apprentissages, comme dans les perceptions". Personne, bien évidemment, n'a eu la sottise de soutenir que l'enfant était l'égal d'un adulte en compétences. En imputant la conviction contraire aux psychologues qui le gênent,

[76] Mahler, 1968. Curieusement, il n'y a aucune trace d'elle dans l'ouvrage d'Anzieu.

[77] Ce qui n'interdit pas d'écrire ensuite que Brazelton parle d'enveloppe "sans plus préciser de quoi il s'agit" (*M.P.*, p. 59). On aurait pu penser que l'identification immédiate faite par Anzieu, plus haut, impliquait que le sens de Brazelton lui était parfaitement clair.

[78] Brazelton, 1983, p.44

[79] id., p.52

[80] id., p.53

[81] Cf. Bowlby, 1970, p.179-180

[82] La psychanalyse, dans cette perspective, ne peut comprendre la relation primitive que comme un épisode sinistre. Il faudra bien un jour développer les raisons d'existence, au-delà de la régression, de ce couple d'anormaux, de déséquilibrés, placés au départ de toute vie humaine, en situation de "détresse originaire" (sic, *ibid.*).

Anzieu construit un bébé de paille et une mère d'infortune et, dérivant encore plus, identifie, d'une façon totalement gratuite mais intéressée, sa caricature à une relation gémellaire, ce qui lui laisse toute latitude pour poursuivre dans des voies aberrantes mais plus familières pour lui.

Une conception tronquée de l'attachement

Le concept d'attachement

Rien n'est plus révélateur de la méthode, dont le Moi-peau est la manifestation intarissable, que la conception tronquée qu'on nous présente de l'attachement.

Il est vrai qu'après avoir suscité une forte opposition dans les milieux psychanalytiques [83], le concept élaboré par Bowlby fut l'objet d'une récupération mais cela a exigé, comme de bien entendu, une distorsion de sens.

Bowlby part de certains comportements qu'il unifie par leur but. C'est à dire que: l'agrippement, la poursuite, la succion [84], les pleurs, les cris, ont un but commun: rapprocher spatialement le jeune de sa mère. C'est cette unité dans la finalité qu'il nomma "le comportement d'attachement" (Bowlby, 1958, p. 351; 1970, p. 179.) Il posa qu'il avait deux caractères essentiels: sa nature, il maintient la proximité vis à vis d'un autre animal et la restaure quand elle a été déplacée; son objet, la spécificité de l'animal objet de l'attachement. Or Anzieu affirme que selon l'éthologie "la recherche du contact corporel entre la mère et le petit est un facteur essen-

tiel du développement affectif, cognitif et social de ce dernier" (*M.P.*, p. 27). D'abord le contact avec le corps de la mère dépasse la simple finalité de l'attachement, par exemple, il rend possible le transport de l'enfant par la mère lorsqu'elle est dans la nécessité de se déplacer, ou la thermorégulation (Montagu, 1971, p. 87 et sq.). Comme nous le savons, dans certaines espèces, les contacts corporels dans un groupe diminuent la déperdition calorifique.

Parmi les canaux sensoriels supportant la relation d'attachement, Anzieu privilégie le canal cutané et il s'appuie sur les travaux de Harlow. Il importe de savoir ce qu'il convient de penser pour les primates sub-humains et pour l'espèce humaine.

L'observation des relations entre le nouveau né humain et le milieu social ne permet pas d'attribuer au canal cutané un privilège. Ce serait plutôt le canal visuel. On a souvent noté que, dès la naissance, l'adulte, la mère généralement, cherche à susciter le contact visuel avec l'enfant et ce, en usant de différentes stimulations. On a signalé que ce phénomène était, parmi les primates, spécifiques à l'espèce humaine (Papousek et Papousek, 1987, p. 692). Si l'on trouve, chez les primates sub-humains, un intérêt visuel pour le jeune, et même une interaction visuelle, ils ne se présentent pas sous la forme de cette quête. Rheingold (1961, p. 168-169) a bien insisté sur la différence essentielle entre l'enfant humain et le singe rhésus: "Harlow a dit que le cours de l'attachement chez l'être humain devait ressembler à celui du singe. S'il en est ainsi, il ne faut l'entendre que dans de très larges limites, parce que

l'organisation temporelle des différents constituants est très différente. La réponse la plus précoce et la plus habituelle du jeune rhésus à sa mère est l'agrippement. Il n'en est pas ainsi chez l'enfant humain. A 3 mois, il est déjà totalement capable de répondre aux personnes. Néanmoins il ne s'agrippera pas à elles dans les mois à venir. Je suggère donc que ce n'est pas le contact physique mais visuel qui est à la base de la société humaine". L'exploration visuelle du milieu est donc la première activité de l'enfant, et, parmi les objets où elle se porte, l'avantage appartient au visage humain.

L'agrippement, ou du moins quelque chose qui y ressemble, qui consiste à entourer la mère de ses bras et à l'embrasser ne se rencontre qu'au 4^{ème} mois de la vie (Rheingold, 1961, p. 175) [85]. Selon la coutume psychanalytique, dramatisant régulièrement la vie psychologique de l'enfant, l'auteur nous apprend que "la catastrophe [86] qui hanterait le psychisme naissant du bébé humain serait celle du décramponnement" et il ajoute "sa survenue -précise plus tard Bion dont je reprends l'expression- le plonge dans une terreur sans nom (sic)" (*M.P.*, p. 23). Somme toute, il s'agit d'un fantasme du nouveau-né singe, réactivé grossièrement par un enfant de 4 mois, bénéficiant d'une conscience mature, et projetée sur ses propres origines.

Le concept de lien

Le concept de lien et les critiques qu'il a induites illustreront mon analyse. Le concept de lien, déve-

[83] Rutter, 1995, cit. in 1996, p.128. Bowlby considérait que son concept différait profondément de la conception psychanalytique du développement, et singulièrement du mécanisme fixation-régression, et la rendait "insoutenable", cf. id., p. 141-143. Selon une "loi" que j'ai énoncé ailleurs, quand une idée nouvelle apparaît, la première réaction est d'affirmer qu'elle est contraire à la religion, la seconde quelle n'est pas démontrée et la troisième, qu'on l'a toujours dit.

[84] Il faut considérer la succion du pouce ou des objets comme un comportement d'attachement symbolique (cf. Bowlby, 1970, p. 218)

[85] "Le jeune enfant humain ne s'accroche pas (cling), bien que l'accrochage se développe en vérité à la fin de la première année et il peut être très vigoureux quand l'enfant est affectivement bouleversé. Les comportements d'attachement les plus précoces peuvent être les cris et les sourires, suivis par l'élévation des bras pour être pris" (Maccoby et Masters, 1970, p.147)

[86] Evidemment toujours le drame qui se poursuit

loppé par Klaus et Kennell (1976), avait pour ambition de modifier, en l'élargissant, le concept d'attachement. Pour ces auteurs, le lien néonatal, dès les premières heures de la vie, entre la mère et l'enfant ("*the original mother-infant bond*" [87]) est à la source de tous les attachements ultérieurs de l'enfant et la relation constitutive au cours de laquelle le jeune développe le sens de lui-même. Leur propos est de se consacrer au développement de l'attachement dans le sens parent enfant qui va donc précéder l'attachement dans le sens enfant parent et dont on a vu qu'il se manifeste lors de la seconde moitié de la première année. Ils estiment qu'il existe une période sensible "dans les premières minutes et heures qui suivent la naissance". Cette période dite de sensibilité maternelle permet l'établissement d'un système privilégié qui engendre, chez la mère, une attitude affective positive de fort attachement à son enfant (Klaus et Kennell, 1976, p. 51). Se trouvent ainsi affirmées deux notions : monotropie, dans le sens mère-enfant, et une période critique (ibid., p. 82-85).

La relation mère-enfant des premières heures va servir à souder les deux sujets. Elle est caractérisée par un échange dont les contacts cutanés ne sont qu'un élément (ibid., p. 67) :

1) le toucher dont la mère est l'initiatrice. Elle utilise d'abord la pulpe des doigts et caresse les extrémités de l'enfant, puis les paumes sur le tronc. Au départ, le premier comportement prévaut, ensuite c'est l'inverse (ibid., p. 68-69).

2) le contact oculaire : "Le système visuel offre un des réseaux les plus importants à la médiation de l'attachement maternel" (ibid., p. 77). Les parents, dès la naissance, recherchent ce contact et attirent l'attention de l'enfant à cet effet [88]. Les mères

d'aveugles congénitaux ressentent des difficultés de communication et d'attachement avec leurs enfants (Fraiberg, 1974, cit. in ibid., p. 77). Cette recherche semble être particulière à l'espèce humaine. Le contact oculaire se fait à deux distances. Si l'enfant ne fait pas attention à lui, l'adulte se tient à 40-50 cm (distance d'observation) mais il se place à 22,5 cm, en moyenne (distance de dialogue) dès que l'enfant manifeste son intérêt à son égard. Ces distances sont adoptées d'emblée par les mères. Quand le contact visuel est établi, les parents se livrent à un rite d'accueil, constitué d'une légère rétroflexion de la tête, d'une élévation des sourcils, associées à une ouverture large des yeux et moindre de la bouche. Il s'ensuit alors un sourire et une émission vocale. L'adulte n'a aucune conscience de ces communications. Elles ont été rapportées en présence d'enfants, à 3 mois (Haackel, 1985, cit. in Osofsky, 1987, p. 693).

3) le registre aigu de la voix. S'adressant à son nouveau né, la mère use d'une voix plus aiguë qu'à l'ordinaire. On peut estimer qu'il s'agit d'une stimulation supra-normale destinée à différencier la voix féminine. Réciproquement, les cris de l'enfant affectent la mère (Klaus et Kennell, 1976, p. 78). On a constaté une vasodilatation au niveau des seins déclenchée par les cris de faim.

4) l'entraînement. Condom et Sander (1974) ont montré que chez l'enfant de 12 heures à 14 jours, les paroles prononcées par la mère donnaient lieu à "un synchronisme interactif" (*interaccional synchrony*). L'enfant répond au langage, la mère présente ou à un enregistrement, par des mouvements synchrones (par exemple, tête, coude, épaule, pied, hanche). Si, par exemple, on émet un son comme k, pendant 7/100^{ème} de s., l'enfant exécutera ces mouvements pendant

7/100^{ème} de s. Si ensuite, on émet un autre son, le mot émis continuant, (*ome* par ex.) [89] qui dure 1/10^{ème} de s., d'autres types de mouvements s'exécuteront pendant 1/10^{ème} de s. Le langage de l'adulte entraîne des mouvements synchronisés de l'enfant. Bref "ceci suggère que l'organisation motrice de l'enfant, entraînée par ces éléments organisés, de nombreux mois après la naissance, peut préparer les cadres fonctionnels pour le langage ultérieur" (Condom et Sander, 1974, p. 101).

5) l'organisation de nouveaux rythmes. A la naissance les rythmes biologiques antérieurs, intra-utérins, disparaissent et de nouveaux rythmes doivent s'installer (Klaus et Kennell, 1976, p. 74-75). La mère joue un rôle essentiel à leur mise en place. Les périodes de veille et de sommeil s'organisent.

6) l'odeur. Le 5^o jour, l'enfant différencie l'odeur de sa mère (MacFarlane, 1975).

7) la chaleur. Au contact de sa mère l'enfant conserve une chaleur optimale.

Certains comportements sont propres à certaines cultures (donc ne représentent pas des données universelles : en Zambie et au Zinacantan (descendants des Mayas) il n'y a pratiquement pas de contacts visuels (Klaus et Kennell, 1976, p. 85). Par contre, en Zambie, le contact corporel est pratiquement constant.

De cet ensemble, il devrait résulter que si l'enfant est séparé de sa mère à la naissance, cet attachement ne se produisant pas (ibid., p. 14 et p. 50 et sq.), la mère aura à l'égard de l'enfant des comportements anormaux qui seront de longue durée, pouvant se prolonger plusieurs années.

L'absence (ibid., p. 52) d'un tel lien conduit à des problèmes divers. Les auteurs avaient observé que les

[87] Cf. Rutter, 1995, p.39 et Rutter, 1982, p.201 et sq., ainsi que Osofsky, 1987, p.1277 et 1229.

[88] Cf. in Osofsky, p. 691-693. En particulier par une vocalisation spéciale, une espèce de cou-cou (p. 693).

[89] Le mot prononcé étant come

prématurés, séparés de leurs parents [90] et rendus à leur famille après retour à la normalité étaient maltraités, battus et “presque détruits par leurs parents” (ibid., p. 2). Alors qu’ils étaient dépourvus d’atteintes organiques, ils manifestaient un défaut de croissance. On avait là la preuve de l’incapacité des parents à bien traiter leurs enfants à la suite de cette séparation précoce qui avait empêché l’établissement du lien indispensable à la bonne qualité des relations futures.

Un certain nombre de critiques ont été soulevées (Rutter, 1981). On n’a pas trouvé de différences dans le comportement des mères séparées de leur enfant à la naissance. Des effets, un an après la naissance et à partir des déclarations des mères et de l’observation, n’étaient trouvés que dans une des 7 études faites par Klaus et Kennell. Quatre études n’ont pas mis en évidence de différences manifestes. Enfin les travaux de Klaus et Kennell portent sur des mères socialement défavorisés porteuses d’autres difficultés.

La nature originelle de l’exploration

C’est une tradition de la pensée psychanalytique, depuis Freud, de n’envisager les rapports avec le milieu qu’à la suite d’un détachement de la mère, vécu, encore une fois, dans la douleur et la frustration [91]. La notion d’un intérêt naturel, originel, d’une recherche de contacts perceptifs et moteurs avec le milieu est une notion qui n’est pas supportable à la psychanalyse orthodoxe : “À l’origine, au commencement même de

la vie mentale, le milieu externe n’est, à ce moment, de façon générale, investi par aucun intérêt et est indifférent aux besoins de satisfaction, le milieu extérieur coïncide avec ce qui est indifférent (ou même douloureux puisqu’il est une source de stimulations)” (Freud, *C.P.*, p.77–78). Le milieu externe doit nécessairement révolter le jeune enfant : “Au commencement même, le monde extérieur, ses objets et ce qui était destiné à être détesté sont une seule et même chose” (ibid., p. 79). L’enfant est littéralement accroché à sa mère, au narcissisme primaire, aux avantages qu’ils représentent, au point que tout décrochage est payé d’une souffrance.

Non seulement pour Anzieu, les stimulus externes ne peuvent être que “terrifiants” (*M.P.*, p. 27) et les représentants de l’espèce humaine sont forcément livrés “à des angoisses intenses précoces et prolongées de perte de la protection” (ibid., p. 96). Ses bases idéologiques vouent Anzieu à l’erreur et dans ce cas fort grave. D’abord parce qu’il ne saisit pas que l’attachement est originellement antinomique de l’exploration et, d’autre part, parce qu’il ne comprend pas qu’un être vivant doit naturellement se confronter au milieu extérieur. Le premier fait est la conséquence logique du second [92]. Il ne voit donc pas que la mère est une base d’exploration, conformément à Harlow, et à Bowlby [93]. Bowlby a été pourtant fort explicite : “En l’éloignant de sa mère, le comportement d’exploration de l’enfant et le jeu sont antithétiques de son comportement d’attachement” (ibid., p. 239) [94] et “le comportement d’exploration n’est pas un dérivé du comportement alimentaire ou sexuel, c’est

en soi une classe de comportements” (ibid., p. 238). De cette logique aberrante, mais fort significative, le moi-Peau, en privant l’exploration de son statut de comportement originel, connexe de l’attachement, tire deux profits. Elle préserve d’abord la pensée freudienne, avec son narcissisme primaire, sa dichotomie pulsionnelle et la nature sublimée de la curiosité mais, de plus, elle autorise la projection du fantasme de peau commune qui, sans cet escamotage, souffrirait d’une vaste échancrure. Le tour est joué et il n’y a plus qu’à sortir l’exploration toute armée de l’interdit de contact du corps. Or, en s’y prenant de la sorte, on travaille sur une troncature. Il suffit, maintenant, de suivre, d’un peu près, les textes pour comprendre comment la construction procède.

Harlow estime que le jeune singe est doté de plusieurs mécanismes de déclenchement innés. Certains sont en rapport avec le lien à la mère mais il en existe d’autres sans lesquels “on compterait, de nos jours, beaucoup moins d’enfants singes, comme d’autres formes de primates, dans le monde”, ce sont “des systèmes de déclenchement qui dépassent le système immédiat d’affection mère-enfant et qui préparent le jeune à un vaste et nouveau monde” (Harlow, 1961, p. 76). Il s’agit bien de placer, sur le même niveau chronologique, les systèmes d’attachement et d’exploration. Harlow (ibid.) a pris la peine de montrer qu’une “forte curiosité visuelle apparaît chez le bébé singe à 5 jours”, suivie vers 20 jours, d’une “exploration manuelle intense”. La mère va contrôler, à des fins de survie, ces manifestations. Le comportement visuel d’exploration est donc

[90] Cette séparation était due à un placement en milieu stérile pour éviter les infections.

[91] Comme l’a bien noté Emde, Spitz n’a pu se démarquer de cette attitude : “Sa théorie de la formation du soi, en suivant Freud, était largement celle des émotions négatives et du renoncement de l’enfant aux désirs de satisfaction de ses besoins en rapport avec la mère. Il a été incapable de voir pleinement les implications d’un système d’émotions positives séparément organisé” (Emde, 1992, p. 355). On se reportera à Horner (1985) qui a analysé l’ensemble de cette question.

[92] On saisit, encore une fois, à quel point les présupposés de la psychanalyse sont contraires aux principes élémentaires de la biologie.

[93] Bowlby, I., p.237

[94] Il s’agit, selon la formule de Ainsworth, de “l’équilibre attachement–exploration”

contemporain de l'attachement, il n'est pas induit comme la conséquence des interdits maternels à l'égard des contacts avec son corps. D'ailleurs les comportements, forçant l'enfant à l'éloignement de son corps, ne sont que des renforcements à un comportement du jeune qui peut être spontané. Chez le macaque, on a observé (Kaufman et Rosenblum, 1969, p. 47) que "c'est l'enfant qui initie la plupart des ruptures du contact et ce, dans le sens du développement et dès le départ". Cette coexistence entre les systèmes d'attachement et d'exploration a, chez Mason (1968, p. 90), prit la forme de deux programmes coexistants, l'un tourné vers la mère, l'autre vers le milieu.

A l'aide d'une pensée réductrice, il devient aisé de se livrer à des développements à effet apodictique, c'est-à-dire de présenter les effets nécessaires de causes imaginaires. Il convient d'attribuer l'interdit du toucher à une dualité : "Tout interdit est par nature double" (*M.P.*, p. 145). S'agissant de la connexion pulsions sexuelles-pulsions agressives. Dès lors, Anzieu peut faire de l'exploration le résultat de l'interdit qui "assume d'avoir un corps séparé pour explorer le monde extérieur" (*M.P.*, p. 146). Remarquons, au passage, que nous sommes en présence d'un type de raisonnement qui est le signe d'une époque où l'on imputait l'émergence d'un comportement à l'inhibition sociale exercée sur un autre. Dans un article, qui révèle étroitement le moment où il a été conçu, Frank (1957), soumettait l'exploration visuelle du milieu à l'inhibition préalable des contacts cutanés [95]. Ce qui montre qu'on ne pouvait, à une certaine période de l'histoire de la pensée, tout simplement envisager un contact visuel originel avec le monde !

Il existe bien des mères qui manifestent, dès la naissance, une aversion pour le contact avec leurs enfants qui ont pu apparaître comme "non-caressantes" [96]. Ces enfants manifestent des comportements conflictuels entre 9 et 12 mois. De plus, lors de la présence dans le milieu d'éléments perturbants, ils ne se rapprochent pas de leur mère, ce qui montre qu'ils sont dépourvus de système de sécurité, de base d'exploration. Nous avons bien ici un unique phénomène qui pourrait être exploité en faveur de l'existence d'un interdit du toucher mais il est proprement pathologique, la sécurité de l'exploration impliquant la présence de l'attachement.

Anzieu (*M.P.*, p. 61-64) va, toujours à partir des fantasmes, attacher solidement l'enfant à sa mère dont il ne pourra se séparer que dans la crainte et le tremblement, à l'inverse de l'image béate d'un "couple parfaitement adapté et heureux" (*M.P.*, p. 58) que nous offrent les "cognitivistes". L'entourage représente le feuillet externe et la peau, le feuillet interne. Il importe que le moi se construise de la sorte. Bref, il est intolérable au nom de la théologie, que l'enfant ne souffre pas en affrontant le monde. La grâce de la curiosité ne lui est pas accordée, pas plus que celle de posséder le mésoderme, générateur des ces muscles qui la servent. Les travaux sur l'attachement, qui se poursuivent et s'enrichissent toujours, contrairement au désir de certains, ont montré que l'attachement ne devait pas être conçu sous le mode d'une dépendance exigeant un processus de détachement. Au contraire, l'attachement est la condition même de la maturation à l'égard du milieu physique et social (Rutter, 1995).

L'absence d'espace social

Il y a donc ici une réduction des comportements d'attachement au contact corporel alors que ce dernier n'est qu'un cas particulier de la relation de distance sociale. La notion de proximité spatiale, centrale dans la définition de l'attachement, est tout bonnement expulsée. En réalité elle exprime une carence plus générale. En effet, cette ignorance ne se borne pas à mutiler l'attachement ; elle est en fait expressive de l'incompréhension de l'ordre spatial liant des individus en relation, et déterminant les comportements d'approche ou d'évitement. Quand on en arrive au contact c'est que les distances préalables ont été franchies soit par la violence, soit grâce à une série de signaux d'inhibition des réactions hostiles. C'est sur les rapports des animaux sauvages et du dresseur qu'on définit originellement l'espace personnel, comme le fit Hediger : (distance de fuite, distance d'attaque). Ce sont les rapports du dominant, dans le cadre de cet espace, qui chez l'homme expliquent la sacralisation de l'espace personnel et partant du contact cutané. Cette négligence du rapport donc entre l'espace social et le statut va autoriser toutes les réductions qui, en privilégiant la distance nulle et la sexualité, aura l'effet réducteur et doctrinaire attendu.

Pathologie et attachement

Les effets pathologiques dus à des anomalies d'attachement sont admis naturellement, par Anzieu, comme on l'a cru autrefois (*M.P.*, p. 23). Les travaux qui ont été effectués sur les effets de la privation maternelle ont donné lieu à des résul-

[95] "Alors l'enfant doit réaliser une restriction souvent sévère sur l'expérience tactile, au travers de laquelle le monde autour de lui est aliéné de son toucher, de sorte qu'il doit apprendre à reconnaître pratiquement tout par la vue" (Frank, 1957, p. 228).

[96] La découverte est due à Schaffer et Emerson (1964) mais son sens véritable a été mis à jour grâce aux travaux d'Ainsworth et de Mary Main (1990).

[97] On trouvera un recensement des premiers travaux in Svejda et al. (1980), puis dans Chess et Thomas (1982).

tats divers et difficiles à interpréter, en raison de la multitude des facteurs à prendre en considération (Rutter, 1981, 1995).

La théorie du “lien”, en particulier, avait mis l’accent sur ce qu’a d’essentiel le contact cutané précoce entre le corps de la mère et celui de l’enfant. Si l’on s’en tient aux observations qui ont porté sur l’importance des premiers contacts entre la mère et l’enfant, il n’y a pas de conclusions positives possibles à attendre [97]. Le bilan de ces recherches est largement tiré par Rutter (1995) : “Une des plus malencontreuses et aberrantes applications de la théorie de l’attachement vint de l’affirmation de Kennell et Klaus (1976), selon laquelle les mères sont “liées” à leurs enfants, durant la période critique des quelques premiers jours de la vie, et que le contact de peau à peau est nécessaire pour que ce phénomène ait lieu (...). Cette notion simpliste du lien maternel “superglue” est heureusement tombée dans l’oubli”.

De belles et bonnes audaces interprétatives

En réponse à Jung, qui envisageait d’exploiter la mythologie, Freud donna son accord à la condition préalable de la soumettre à sa propre interprétation. C’est alors que “Eve serait la mère dont naît Adam, et nous nous trouverions devant l’inceste maternel qui nous est familier” [98]. Une telle méthode a mérité d’être pieusement diffusée et utilisée, elle fournit de belles et bonnes interprétations qui sont l’un des triomphes de la méthode psychanalytique. Anzieu soumet à sa propre analyse un maté-

riel emprunté à la mythologie, ou à l’art, et le présente comme une illustration de sa thèse. La méthode dont il use est révélatrice : on s’appuie sur un contenu que l’on présente absolument étranger à la psychanalyse, et par la même comme objectif, alors qu’il est soumis au préalable à une manipulation du contenu et du sens, conforme à ce qu’on veut en tirer.

Comment charcuter la mythologie grecque ou le nouveau massacre de Marsyas

Anzieu nous propose de nous révéler le sens réel du mythe de Marsyas, mais comme son contenu est insuffisant, il va le charger d’éléments qui lui sont étrangers et qu’il nomme des mythèmes, qui sont tout autant de constructions arbitraires et de placages destinés à forcer les faits dans la direction où manifestement ils ne vont pas.

Le mythe de Marsyas est constitué de deux épisodes où, dans deux situations, le héros défie les dieux et où il va être sévèrement puni pour ces outrages. D’abord il convient de savoir, ce que Anzieu ne nous précise jamais, que Marsyas est un Silène, c’est à dire un animal mi-homme mi-équidé (cheval ou âne), un Satyre [99]. Ensuite, deux personnes étaient considérées comme ayant inventé la double flûte : Athéna et Marsyas. Le mythe veut que Athéna, ayant jeté la double flûte, elle fut ramassée par Marsyas, à la grande colère de la déesse, qui le frappa de sa lance et y ajouta des menaces (Reinach, 1996, p. 495–506). Si Athéna avait jeté la flûte c’est qu’elle avait constaté que

le gonflement des joues qu’elle entraînait l’enlaidissait [100]. Anzieu n’est pas convaincu par cette explication, aussi croit-il bon de nous dire comment il perçoit l’affaire : “Cet épisode illustre ce que, par contraste avec l’envie du pénis, il conviendrait d’appeler l’horreur du pénis chez la femme. La vierge et guerrière Athéna est horrifiée à la vue de son visage transformé en une paire de fesses avec un pénis qui pend ou qui se dresse au milieu” (*M.P.*, p. 47, n. 1). On hésite entre l’étonnement, engendré par l’extravagance de l’interprétation, encore une fois *ad hoc*, résidu d’une rêverie sodomite, et celui associé à l’arbitraire de la construction symbolique. Dans ce dernier cas, on a l’exemple que l’élaboration des symboles ne peut ignorer le caractère de l’objet dans sa catégorie d’origine. La forme même de la double flûte (*διδυμοὶ αὐλοὶ* ; *didumoi auloi*) ne permet pas son assimilation au phallus, flaccide ou érigé. Il s’agit de la flûte phrygienne (Marsyas est un héros phrygien) à deux branches bien distinctes s’élargissant, de la base commune, à l’embouchure [101].

Mais c’est le second épisode qui intéresse de plus près le Moi-peau. Ayant lancé un défi à Apollon, dans le cadre d’un concours musical, et ayant accepté que le vainqueur châtierait à sa guise le vaincu, Marsyas fut écorché vif par le dieu qui obtint le prix [102]. Marsyas, écrit Anzieu, a été “pendu à un pin”, c’est-à-dire en “suspension par les bras” et suit une série d’associations sur la verticalité de l’homme, “redoublée par le pin” “qui reproduit la détresse originelle du nourrisson non ou mal tenu par sa mère”. Il est manifeste que, dans le mythe, rien ne peut appuyer

[98] Lettre à Jung, 288F, In Freud S. et Jung C.G., Correspondance, 1906–1914, trad. fr., Paris : Gallimard, 1992, p.594.

[99] A l’époque classique on identifie le Silène au Satyre (cf. Jeanmaire H. Dyonysios, Paris : Payot, 1970, p.278 et sq.).

[100] Dans le cadre de la mythologie, le sens de cette vision ne fait pas de doute, ce qu’elle voit dans le miroir c’est la tête de la Gorgone : “Ses traits bouffis, horriblement déformés par le souffle, une face gorgonéenne en somme” (Frontisi-Ducroux et Vernant, 1997, p.70–71).

[101] Rich A., Dictionnaire des antiquités romaines et grecques, Edition Henri Veyrier, 1987, article Tibia, p. 645–646.

[102] Apollon joue de la cithare et Marsyas de la flûte, “le premier étant opposé au second comme la sagesse à la passion, l’Europe à l’Asie, la religion d’Apollon à celle de Dionysos” (Reinach, 1996, p. 497). La flûte était considérée comme un instrument orgiaque : “La flûte, dit Aristote, n’a pas caractère éthique mais orgiatique” (cit. in Jeanmaire, 1970, p.320).

une telle affirmation qui ne tient pas compte de l'animalité du Silène [103].

En effet, Marsyas n'est pas un homme, ce que Anzieu, rappelons-le, ne mentionne jamais. Ce qui est suspendu (*hanging* écrit Frazer que Anzieu nous dit suivre), ce sont des représentations ou effigies et la peau, dans une grotte, que l'on montrait, à Celaena, aux temps historiques, comme étant la peau même du Satyre [104]. Il s'agit d'un artifice de faussaires, authentifiant la légende aux yeux des voyageurs crédules.

Ce mythe se réfère directement à la peau de bête, préparée par l'homme, après la chasse, dont j'ai fait l'analyse plus haut. Le style de lecture "Anzieu", appliqué aux mythes grecs, a fait l'objet d'une démolition en règle par Vernant (1988) : "Mais dans cette mythologie telle qu'Anzieu la présente : retouchée, coulée de force dans le moule œdipien, l'helléniste ne reconnaît plus les légendes qui lui sont familières. Elles ont perdu leur visage, leurs traits pertinents, leur caractère distinctif, leur domaine spécifique d'application. Un des savants qui les a le plus assidûment pratiquées pouvait poser comme règle de méthode qu'on ne trouve jamais deux mythes dont le sens est exactement le même. Si tous au contraire se répètent, si la synonymie est la loi du genre, la mythologie ne peut plus constituer, dans sa diversité, un système significatif. Impuissante à dire autre chose

qu'Œdipe, encore et toujours Œdipe, elle ne veut plus rien dire" (p. 8).

Interprétation fallacieuse des Evangiles

Un exemple assez révélateur est la discussion sur l'interprétation des paroles prêtées au Christ (*M.P.*, p. 143), en présence de Marie Madeleine. Le Christ ressuscité interdit à Marie Madeleine de le toucher : "Ne me touche pas" (*mé mou aptou*), (*Jean 20, 17*). Le lecteur d'Anzieu ne saura apparemment pas que le texte de l'Evangile est en grec [105] et qu'il s'agit de ne pas toucher **physiquement** (*aptomai* signifiant toucher avec les mains) et qu'il convient d'exclure tout autre sens. Etrangement Anzieu discute de la signification à donner à ces paroles, alors que le texte grec ne permet aucune ambiguïté.

S'appuyant sur le texte, il nous précise qu'il s'agit d'une femme, alors que, plus tard, le Christ invitera Thomas l'incrédule, mais un homme, à le toucher (*Jean, 20, 27*). Il est alors indubitable, estime notre commentateur, qu'on a affaire, qu'on ne peut avoir affaire, qu'à un interdit sexuel (*M.P.*, p. 143) [106]. Disons interdit hétérosexuel, bien qu'on ne pousse pas l'audace, dans le même esprit de crédulité, à envisager que l'invitation faite à Thomas de le toucher puisse être une séduction homosexuelle. Néanmoins Anzieu va tout de même

faire preuve d'une autre audace en affirmant, tout naturellement, que se trouve confirmée l'analogie freudienne entre religion et névrose obsessionnelle. On voit mal comment ce rejet, vis à vis d'un contact, pourrait être l'acte fondateur d'une religion, comme avoir un rapport avec un rituel obsessionnel qui a une toute autre signification et apparence. Par contre il est malencontreux qu'il existe un autre texte, qui rapporte cet épisode autrement, et que, par infortune, Anzieu n'éprouve pas le besoin de mentionner. En effet, Mathieu (28, 1-10) rapporte l'apparition de Jésus ressuscité, à proximité de son tombeau, mais alors à deux femmes, Marie Madeleine et "l'autre Marie". Une fois qu'il eut salué les deux femmes (cairete; kairete), "elle s'approchèrent et se saisirent de ses pieds et se prosternèrent" (**εκρατησαν αυτου τους ποδας και προσεκυνησα αυτω**) (28, 9). Dans cette version, le contact cutané s'établit bien entre le Christ et non avec un homme, non même avec une femme mais avec deux femmes. Incontestablement le contact cutané, dont les modalités sont fort précises, est ici significatif d'un rapport de soumission, dans le cadre manifeste d'un rituel d'accueil, dont le tableau d'ensemble est familier, aujourd'hui encore, à tout connaisseur de l'Orient. Devant ce geste et ces attitudes, le Christ ne repousse pas ces femmes. Il leur dit simplement de ne pas avoir peur et d'annoncer à ses frères d'aller

[103] La définition que les auteurs anciens avaient de l'espèce humaine était fort vague. De son célèbre périple, Hannon ramena trois peaux de femmes sauvages écorchées qui furent accrochées au temple de Tanit. Les Lixites les appelaient gorilles mais, d'après Tyson (1699), les textes anciens correspondent à des chimpanzés. Selon cet anatomiste, la confusion entre l'homme et les singes anthropoïdes serait à l'origine des Satyres. Les Satyres dont parle Plinius seraient des gibbons. La peau de Satyre que Saint Augustin vit pendue à Carthage était sans doute celle d'un singe anthropoïde.

[104] Frazer, op. cit., p.466. Comme le souligne Reinach (1996, p. 499), "il fallait donc que la peau de Marsyas fut reconnaissable à certains caractères extérieurs. Elle devait, pour le moins, être pourvue d'une queue et de poils. Ceux donc qui montraient la grotte aux visiteurs leur faisait voir la peau d'un équidé".

[105] En effet des affirmations comme : "La traduction française de l'énoncé christique, en latin dans la Vulgate, est à la fois simple et difficile" (*M.P.*, p. 143) ou comme "dans sa formulation chrétienne initiale" (*ibid.*), avec le commentaire du sens latin, laissent croire au lecteur que la langue originale des Evangiles est le latin alors que c'est le grec. La Vulgate s'entend de la traduction en latin de Saint Jérôme de l'Ancien Testament, à partir de l'hébreu. Pour le Nouveau Testament, St.Jérôme revisa l'ancienne version latine traduite du grec, probablement dans la seconde moitié du 2^e siècle. Cette traduction fait partie de la Vulgate. Je suis ici l'édition en grec et en latin de Nestle : *Novum Testamentum Graece et Latine*, Stuttgart, 1954.

[106] "Ainsi Thomas, un homme, est invité à toucher ce qu'une femme, Marie Madeleine, devait se contenter d'entrevoir" (*M.P.*, p. 144). Pourquoi "entrevoir" ?, alors que le texte dit voir (θεωρει, Jean 20, 14). D'autre part, tout arbitraire est permis quand on ne remplace pas les deux comportements dans leurs contextes, comme on le verra plus bas. Il est hors de doute que Marie Madeleine n'attend pas de preuves de la résurrection corporelle et que Thomas les attend.

en Galilée pour le retrouver (*Mathieu*, 28, 10–11). On peut donc envisager que l'interdit, à l'encontre de Marie Madeleine, dans le texte de Jean (*Jean*, 20, 17) pourrait avoir une toute autre signification que celle proposée par Anzieu, encore n'aurait-il pas fallu, d'une part subtiliser un texte sur deux pour bondir sur un sens sexuel et, d'autre part, éliminer, en toute sérénité, le contexte de celui qu'on prétend comprendre. En effet, le texte même de Jean indique que nous sommes également ici dans un rituel de rencontre avec rapports de soumission. Jésus ayant appelé Marie par son nom, elle s'écrie en le reconnaissant : "Maître !, en hébreu Rabbouni" (*Jean*, 20, 16). Le texte grec utilise le mot διδασκαλε, c'est-à-dire didaskalos au vocatif, qui signifie maître qui enseigne, ce qui veut dire que nous sommes dans une relation de subordination et non à sens sexuel.

Les passages des Evangiles qui ont trait au ressuscité conduisent à constater que tout est construit pour emporter la conviction du lecteur, ou de l'auditeur, sceptique. On fait état, face aux premiers témoignages, de réactions répétées d'incrédulité qui conduisent à une accumulation de preuves à la fois quantitatives, le nombre des témoins présents lors des manifestations augmentant (sur les dix christophanies des Evangiles, deux sont individuelles), et qualitatives, car au canal visuel va s'ajouter le canal haptique.

D'abord, il y a, dans le Nouveau Testament, une série de manifestations du Christ ressuscité qui sont des phénomènes essentiellement visuels. Pour Paul, chronologiquement le premier à en parler (*Cor.I*, 15, 5–8), d'après ce qu'il a appris à Jérusalem, auprès des témoins directs, et d'après sa propre expérience, comme pour

Marc (*Marc*, 16, 9–14) [107], il s'agit essentiellement de perceptions visuelles (c'est-à-dire que le Christ a été vu : ὄφθη, ôphthé, dit le texte de St.Paul) [108] et Marc utilise le verbe φαίνω, qui veut dire rendre visible). On peut imaginer sans peine ce qu'est la réalité alors du Christ pour Paul, puisqu'il a été fort clair sur la nature d'un corps ressuscité (*Cor.I*, 15). Il oppose nettement le corps psychique, animal, charnel, entraîné par la mort, au corps spirituel, immortel. Or les mots qu'il utilise sont, pour le premier, σωμα ψυχικον et, pour le second, σωμα πνευματικον, donc il y a opposition entre l'âme (ψυχη, psyché) et l'esprit (πνευμα, pneuma). Pour Paul, le corps du Christ ressuscité qui a été vu est un corps spirituel et non un corps charnel. Il ne pourrait d'autant moins soutenir une autre thèse qu'il polémiquait avec la philosophie épicurienne qui est ici directement visée, à laquelle il concède que l'âme est mortelle mais non l'esprit dont il enseigne l'existence [109]. L'expérience visuelle peut donc porter sur l'immatériel, sur l'esprit, ce que ne pourrait, on peut le déduire, l'expérience haptique. Ce qui est tout à fait de l'ordre de la croyance commune.

Le récit de Luc va aller au-delà de ce type de preuves (*Luc*, 24). A un groupe de femmes autour du tombeau qu'elles viennent de découvrir vide, apparaissent deux hommes qui leur déclarent que celui qu'elles cherchent parmi les morts est vivant, qu'il s'est "relevé" et qu'il est en Galilée. Les onze et les autres, auxquels elles rapportent ce qu'elles ont vu et entendu, estiment que c'est un rago et ne leur accordent pas crédit. Puis il est précisé que ce même jour, deux des hommes, parmi ceux qui avaient entendu les femmes, marchant vers Emmaüs, ont rencontré un voya-

geur dans lequel ils ne reconnaissent pas d'abord le Christ mais qui va leur apparaître tel au moment où il rompt le pain, c'est-à-dire dans un cadre familier, pour subitement devenir invisible (*Luc*, 24, 31). C'est alors, l'événement étant conté aux disciples, que le Christ apparaît à l'assemblée. C'est précisément à partir de cet instant que vont s'accumuler les preuves. D'abord, les onze et leurs compagnons le prennent pour un esprit (pneuma), mais il affirme que c'est bien son corps, portant les traces de la passion, ses mains et ses pieds en témoignent, ils peuvent voir et toucher ("tâchez moi et voyez, c'est bien moi!", *Luc*, 24, 39). Ensuite il précise que tout cela démontre qu'il n'est pas un esprit (pneuma) puisqu'il a chair et os (*Luc*, 24, 39). Or l'assistance doutant encore, il lui administre la preuve ultime en mangeant. Tous ces détails sur ces christophanies sont ordonnés pour emporter la conviction, pour lever les doutes sur l'authentique résurrection matérielle du corps. Un mort a repris vie, dans l'intégrité de son état antérieur terrestre, il ne s'agit pas d'un pur esprit. Par contre, et la contradiction entre les deux traditions est flagrante, les déplacements, les manifestations, les disparitions de ce corps (il devient invisible, ou il se déplace vers le ciel) supposent son irréductibilité aux lois physiques communes, ce que pourrait seulement se permettre parfaitement un esprit (pneuma). Le quatrième Evangile, d'où nous étions parti et dont le sens va s'éclairer à présent, confirme cette démarche intellectuelle et la même ambiguïté de l'être du ressuscité. Le texte impute bien à la seule Marie Madeleine le bénéfice de la christophanie à proximité du tombeau, mais c'est en construisant un récit en 4 épisodes où Marie Madeleine seule

[107] Le texte de Marc est chronologiquement le premier des Evangiles (Goguel M., Jésus, Paris : Payot, 1950, p. 101).

[108] Sur ce point, voir Guignebert C., Jésus, Paris : Albin Michel, 1969, p. 544 et sq.

[109] Cette opposition et ceux à qui elle fait référence est nette dans l'Épître de Jude (19) sous la forme des "psychiques qui n'ont pas d'esprit" (ψυχικοι, πνευμα μη εχοντες). Sur les rapports de Paul aux épicuriens voir Wentworth DeWitt N., St.Paul and Epicurus, University of Minnesota Press, 1954.

découvre le tombeau vide, (20, 1), puis va avertir Pierre et Jean (20, 2). Ils partent alors tous les trois, pour avoir la confirmation que le tombeau est bien vide (20, 3-10) et c'est alors que restée seule Marie Madeleine est témoin de la christophanie (20, 11-17). Or ce texte est manifestement corrompu par des ajouts grossiers mal déguisés [110]. C'est ainsi que l'on fait se retourner deux fois Marie Madeleine vers le Christ, alors que la seconde fois ils sont déjà en face à face (20, 14-16), c'est dans le même texte que Jésus apparaît aux disciples (20, 19) dans une pièce "portes fermées" en leur montrant "ses mains et son côté". Or, un peu plus loin, une restriction nous apprend que Thomas était absent et qu'il refuse de croire ce que les témoins lui rapportent. Il demande à voir et à toucher les marques corporelles de la Passion. Huit jours après, il obtient satisfaction et peut identifier Jésus à partir des critères qu'il avait définis. Là encore on retrouve l'accumulation des preuves de la résurrection du corps comme réponse aux doutes. On voit donc que la rhétorique indique parfaitement le dessein. Elle renvoie manifestement à des doutes, mais à quoi d'autre ? Ce qui est également visé c'est la croyance en une résurrection spirituelle (pneumatique) dont on a vu plus haut qu'elle est rejetée catégoriquement par Jésus. Or nous avons vu que les corrections n'ont pas pu éliminer des références qui renvoient à cette première théorie paulinienne. On peut donc admettre que l'interdit du toucher proféré par le Christ à l'égard de Marie Madeleine, qui peut demeurer mystérieux en dehors de ce contexte, est déterminé par le thème pneumatique origi-

nel. On ne touche par un pur esprit.

Toute cette analyse a visé à montrer comment on peut, en énonçant un développement de son contexte, le violenter pour le pousser à une interprétation psychanalytique et finalement le vider de toute sa complexité, de toute sa richesse

La préhistoire et le Moi-peau

L'énergie fantasmatique de l'auteur jouit d'une telle santé qu'il substitue, dans sa course, ses fantasmes à l'objectivité, confondant les premiers avec la seconde. C'est ainsi qu'il a de l'art pariétal une vision toute personnelle qui lui fait imaginer des représentations propres à féconder, indéfiniment, sa théorie : "Des chasseurs en érection poursuivent des femelles exhibant leur fente; un mâle est assis, une femelle le chevauche, position qui serait censée plus favorable au plaisir et à la reproduction (sic)" (L.P., p. 17) [111]. Malheureusement il s'agit d'une érotique rêverie où la méthode Rorschach permet à une figuration, aux lignes confuses, d'atteindre le réalisme d'un dessin de Clovis Trouille. On ne sera donc pas surpris d'avoir cet avis d'un préhistorien : "Il n'existe que très peu de figures masculines immédiatement associées à des figures féminines, à plus forte raison, aucune scène indiscutable d'accouplement" [112].

Un mysticisme de la peau

Renée Weber, dans une étude publiée en 1990, considère que la

pensée occidentale a connu trois modèles du toucher [113] : un modèle sensoriel et physique centré sur la théorie du contact, un modèle psychologique et humaniste, mettant l'accent sur l'interaction entre les individus enfin un modèle du champ (*the field model*) qui ajoute, au second modèle, une dimension thérapeutique (Weber, 1990, p. 13). Or ce troisième modèle singularise notre époque, il tirerait son origine de la théorie du champ de la physique occidentale et des philosophies d'Extrême Orient (ibid., p. 35). Quand on passe du premier modèle au troisième, on obtient une accentuation de la perspective holistique (ibid., p. 22). C'est dire que nous sommes, tous, au sein de ce champ universel, référence théorique d'une thérapeutique, étroitement liés les uns aux autres par une énergie vitale (*prana*), justement transmise lors du toucher thérapeutique et qui s'exprime par l'amour total, l'eros et l'agape, bien perçus par les Grecs (ibid., p. 38). En bref, comme Platon l'avait vu, "l'amour qui naît dans le toucher d'une autre personne finit par embrasser l'univers" (ibid., p. 38). Contrairement à l'exclamation angoissée de Pascal, nous ne sommes pas seuls et l'espace n'est pas vide, puisque le toucher existe : "Le toucher, ainsi construit, est un ensemble de ressources qui commence dans l'interaction humaine, s'écoule vers l'extérieur en cercles croissant selon des dimensions où des modèles non ordinaires de l'espace, du temps, de l'énergie et de la conscience semblent s'appliquer" (ibid., p. 38) [114].

Ce que Weber permet de saisir à merveille c'est le contenu d'une aventure métaphysique, c'est l'unité,

[110] Loisy A., Les origines du Nouveau Testament, Paris, Emile Nourry, 1936, p.250et sq. ; Goguel M., La naissance du christianisme, Paris : Payot, 1955, p. 98 et sq.

[111] Somme toute, les missionnaires n'avaient pas encore accompli leur fâcheuse normalisation..

[112] Leroi-Gourhan A., Préhistoire de l'art occidental, Paris : Mazenod, 1965, p. 99. Le lecteur pourra se reporter à la Fig. 794 (p. 460) et à la Fig. 803 (p. 463), pour avoir des preuves de l'existence d'anomalies de la dominance visuelle.

[113] Je n'ai pas eu pour but d'analyser la signification du toucher tout à la fois dans l'exploration du milieu et dans les communications non verbales.

[114] Le fait que Weber s'appuie sur le mysticisme terminal de David Bohm, n'ajoute rien à la rigueur de la méthode.

qui caractérise certains développements présentés, à l'origine, comme éminemment psychologiques qui ont eu pour objet la peau. mais qui, à partir d'une activité partagée qualifiée de "thérapeutique" débouchent sur une mystique de la peau. D'une façon identique, dans un cadre référentiel psychanalytique, tout à la fois théorique et présenté, certainement, comme une relation duelle ou de groupe et, peut-être, comme une thérapeutique, Anzieu va développer son Moi-peau dans un système que Weber qualifierait, si elle avait connu son travail, de modèle du champ. Le plus remarquable n'est pas encore atteint car Anzieu brise les contraintes de cette catégorie étroite pour se prévaloir du merveilleux d'une expérience qualifiée, par lui-même, tout simplement de mystique (*L.P.*, p. 90-100) [115]. Comment ne pas saisir alors qu'Anzieu explicite une expérience personnelle qui se construit dans le cadre d'une mystique de l'enveloppe, de l'enveloppé et de l'enveloppant ? Ce qui, dans le premier ouvrage, *Le Moi-peau*, pouvait encore passer pour un développement psychanalytique [116], recherchant, avec une avidité mal récompensée, des références scientifiques, devient, 9 ans plus tard, une aventure d'une toute autre envergure et qui accède alors à une authentique dimension mystique, au monde merveilleux des enthousiastes [117]. J'entends par là que l'auteur s'efforce, avec une difficulté

avouée, de transcrire des expériences personnelles, vécues seul, à deux, ou en groupe, au cours desquelles il a rencontré une prodigieuse réalité qu'il tente de nous faire partager par des concepts, dont l'obscurité évoque bien la pauvreté de notre logique rationnelle, comme sa souffrance à les cerner, l'immensité de la tâche qu'il a entreprise. Pour s'en convaincre, il convient de le suivre dans son expérience d'écrivain, "comme une nuit d'agonie du Christ au Jardin des Oliviers" (*M.P.*, p. 91), puis l'entendre en sortir, en étouffant "un cri", pour affirmer qu'il en rejaillit "vivant, mais convalescent, et péniblement écrivant" afin "de ne rien perdre de la révélation qui se fait, dans l'angoisse, dans l'extase et qui a quelque chose à voir avec ce que Winnicott (1958) appelle le vrai-soi caché ou encore avec les maladies initiatiques et qui font parcourir le cycle de la mort et de la résurrection" (*M.P.*, p. 91) [118]. Les pages où se brisent, mots après mots, les douleurs, les crises d'angoisse, identifiées à autant d'expériences uniques d'un mystère se dévoilant au mythe, révèlent une simple souffrance morale, bouleversante, comme un ultime témoignage rebelle à la mise en forme verbale, mais lancée à la face impudique du lecteur (*L.P.*, p. 155). L'auteur donne à une crise d'angoisse panique une dimension métaphysique où il rejoint Saint Jean de La Croix.

Anzieu a laborieusement, mais efficacement, actualisé le sens profond de la psychanalyse, son mysticisme, par delà son malhabile habillage scientifique. Trop souvent préoccupé du fonctionnement des membres selon le modèle d'une secte, on a négligé son atmosphère originelle mystique, propre aux expériences personnelles, aux révélations privilégiées et absolues où accède le purifié, désormais fanatique. Autrefois, les commentateurs ont donné l'impression de chercher le mysticisme exclusivement chez les hérétiques, comme Jung ou Ferenczi [119] ou les frontaliers, comme Groddeck. Certains critiques actuels, comme Sulloway, Gellner [120], Webster [121] ont mieux saisi et développé la signification originelle. Le mysticisme, la croyance religieuse, comme la numérologie, sont non seulement au centre de l'institution psychanalytique, ils sont le tissu même de son organisation, de sa pensée, de sa structure réelle, comme de son exercice.

Conclusion

Au départ, on peut hésiter et envisager qu'il s'agit d'un songe, le rêve d'Anzieu [122], la lecture achevée, l'ensemble est proprement ahurissant. Le fantasme, au cours des associations, se gonfle, sans fin, pour se renforcer de thèmes toujours plus extravagants. Les textes étonnants

[115] Le terme "d'états paramystiques" est également utilisé (id., p. 92).

[116] Le premier chapitre du M.P., dévoilant une ambition rationaliste, est intitulé "Préliminaires épistémologiques" et le dernier de L.P., "Pour prendre congé" se termine par cette affirmation : "L'idée claire et distincte, sans la séparer du terroir de sensations confuses d'où elle prend corps", (*L.P.*, p.137).

[117] "Parlerais-je ainsi si je n'avais fait deux sortes d'expériences dont j'ai cru, à tort ou à raison, qu'elles n'étaient pas sans rapport avec ce que les mystiques relatent de leur côté ?" (*L.P.*, p. 90). Ce qui est repris dans les expériences de groupe "moments de silence quasi sacré, sentiments de transparence obscure, de certitude réciproque, d'être au cœur d'un mystère dont il serait indécent d'essayer de dire quelque chose...".

[118] Une mystique tout de même un peu actualisée : "Mon angoisse prélève sa dîme sur mes succès, sa TVA sur mes moments de bonheur, la peur d'une mort brutale qui inverse la poussée d'un de mes réacteurs" (*L.P.*, p. 155).

[119] "Même l'intelligence dont nous sommes si fiers, bien qu'analyses, n'est pas notre propriété mais doit être renouvelée ou régénérée par un développement rythmique du Moi dans l'univers, qui seul est omniscient, et déjà de ce fait intelligent", Ferenczi, Journal, trad. fr., p. 82.

[120] Il définit le système comme "fusion bio-herméneutique" où se déplacent de "ténébreuses bio-forces" Gellner, 1990, p.117-118.

[121] "Freud réussit à traduire le mysticisme numérologique de Fliess en un mysticisme conceptuel plus subtil et finalement plus plausible" (Webster, p.288).

[122] C'est avec beaucoup de ménagement que Vernant estime que "c'est Anzieu qui rêve", (Vernant, 1988, p.13).

dérobés, alentour, sont tronqués, faussés, caviardés, manipulés, pour être enfoncés, brutalement, dans le système. Il n'est pas loisible de recourir à la libre association pour sauver semblables travestissements car tout se manœuvre par opération mécanique et ressorts, donnant à la pensée une rigidité d'automatismes, une déambulation somnambulique. L'idéal de Freud est accompli : on ouvre toutes les portes avec une seule clé [123]. La complexité du monde s'évanouit, la richesse significative trépassé, dévorée par un Moi-peau cannibale, et l'on assiste tout bonnement à l'avènement en fanfare du primarisme. On imagine aisément que, sur de jeunes esprits, encore ignorant de la psychologie, l'effet de cette mystique peut être

désastreux, calamiteux, voire, hélas, irréversible [124].

L'élaboration du Moi-peau, sous des aspects créatifs apparents, reste fidèle à la psychanalyse traditionnelle la plus dogmatique [125], tout à la fois dans le domaine du contenu conceptuel et dans l'approche méthodologique. Toute donnée scientifique étrangère tant soit peu résistante, va se trouver donc nécessairement amputée de son contexte et de sa signification spécifique, quand elle n'est pas d'emblée tournée en dérision par jeu symbolique. Quand les réalités extérieures s'avèrent difficilement réductibles, on se contente de les rejeter comme carencées en fantasmes. Au tribunal de l'inquisition psychanalytique on doit ou abjurer ou être hérétique. Un moignon

dépourvu de son sens est alors admis à prendre place parmi les objets du culte. Une méthode encore plus directe consiste à pratiquer l'assimilation par analogie verbale (l'interface, la membrane) ou indirecte, le corps frontière devenant le corps enveloppe. Quand la matière est ouvertement contraire au dogme, irrécupérable, elle est passée sous silence, plus simplement ignorée, comme le comportement d'exploration. Ce qui paraît étonnant, mais au fond pas si surprenant, c'est la ressemblance avec la dialectique verbale d'épuration marxiste dénoncée par Orwell, où les mots, conservés, sont dévastés, dévitalisés, rongés, "We're cutting the language down to the bone", pour appauvrir et dominer finalement ce qui reste de pensée : une peau. ■

[123] Freud S., La naissance de la psychanalyse, trad. fr., Paris : P.U.F., 1956, p.68. Il est vrai que, plus tard, Freud fut obligé de recourir à une "collection de de passes-partout", (lettre à Fliess du 14/10/1900, id. p.289).

[124] "Ce sont les hommes inspirés qui éclairent le peuple, et les enthousiastes qui l'égarent" (d'Alembert).

[125] Les accents kleinien ne peuvent que renforcer l'étrangeté du système.

BIBLIOGRAPHIE

- ANDERSEN J.F., ANDERSEN P.A. et LUSTIG M.W.**, Opposite sex touch avoidance : a national replication and extension, *J. Nonverb. Behav.*, 1987, 11, 2, 89-109
- ANZIEU D.**, *Le moi-peau*, Paris : Dunod, 1985
- ANZIEU D.**, *Le penser, du Moi-peau au Moi-pensant*, Paris : Dunod, 1994
- ARGYLE M., SALTER V., WILLIAMS M. et BURGESS P.**, The communication of inferior and superior attitudes by verbal and non-verbal signals, *Br. J. Soc. Clin. Psychol.*, 1970, 9, 222-231.
- BARNARD K.E. et BRAZELTON T.B. (Eds)**, *Touch*, Madison, Connecticut : International Universities Press, 1990.
- BARROSO F. et FELD J.K.**, Self-touching and attentional processes : the role of task difficulty, selection stage, and sex differences, *J. Nonverb. Behav.*, 1986, 10, 1, 51-64
- BERGERON**, *Psychologie du premier âge*, Paris : PUF, 1961.
- BERKELEY G.**, Nouvelle théorie de la vision, 1709, In BRYKMAN G. (ed.), *Œuvres*, t. 1, Paris : PUF, 1985.
- BOWLBY J.**, The nature of the child's tie to his mother, *Int. J. Psychoanal.*, 1958, 39, 350-373.
- BOWLBY J.**, *Attachment and Loss, Vol. I Attachment*, Londres : The Hogarth Press, 1970
- BRAZELTON T.B.**, Precursors for the development of emotions in early infancy, In PLUTCHNIK R. et KELLERMAN H., (Eds), *Emotion Theory, research, and experience*, New York : Academic Press, 1983, I, 35-55
- BURGOON J.K.**, Relational message interpretations of touch, conversational distance, and posture, *J. Nonverb. Behav.*, 1991, 15, 4, 233-259
- CHESS S. et THOMAS A.**, Infant bounding : mystique and reality, *Amer. J. Orthopsychiat.*, 1982, 52, 213-222.
- CONDOM et SANDER**, Neonate movement is synchronized with adult speech, *Science*, 1974, 183, 99-101.
- CORRAZE J.**, *Schéma corporel et image du corps*, Toulouse : Privat, 1973.
- CORRAZE J.**, *Les communications non-verbales*, 3^{ème} ed., Paris : PUF, 1996.
- DERLEGA, V.J., LEWIS R.J., HARRISON S., WINSTEAD B.A. et COSTANZA R.**, Gender differences in the initiation and attribution of tactile intimacy, *J. Nonverb. Behav.*, 1989, 13, 2, 83-96

- EMDE R.N.**, Individual meaning and increasing complexity : Contributions of Sigmund Freud and René Spitz to developmental psychology, *Develop. Psychol.*, 1992, 28, 347-359.
- ERWIN E.**, *A final accounting*, Cambridge, MA :The MIT Press, 1996.
- FISHER S.**, *Body experience in fantasy and behaviour*, Apleton-Century Crofts, 1970.
- FISHER S.**, *Development and structure of the body image*, Hove : Lawrence Erlbaum, 1986, 2vol.
- FISHER S. et CLEVELAND S.**, *Body image and personality*, D.Van Nostrand Company, Inc., 1958.
- FRANK L.K.**, Tactile communication, *Gen. Psychol. Mono.*, 1957, 56, 209-225.
- FREUD, S.** The complete letters of Sigmund Freud to Wilhem Fliess, 1887-1904, edited by J.M. MASSON, Cambridge : The Belknap Press of Harvard University Press, 1985
- FROMME D.K., JAYNES W.E., TAYLOR D.K., HANOLD E.G., DANIELL J., ROUNTREE J.R. et FROMME M.L.**, Nonverbal behavior and attitudes toward touch, *J. Nonverb. Behav.*, 1989, 13, 1, 3-14.
- FRONTISI-DUCROUX F. et VERNANT J.P.**, *Dans l'œil du miroir*, Paris : Odile Jacob, 1997.
- GELLNER E.**, *La ruse de la déraison*, Paris : PUF, 1990.
- GIBSON E.J. et WALKER A.**, Development of knowledge of visual-tactual affordances of substance, *Child Development*, 1984, 55, 453-460.
- GOLDBERG S. et ROSENTHAL R.**, Self-touching behavior in the job interview : antecedents and consequences, *J. Nonverb. Behav.*, 1986, 10, 1, 65-80.
- GORDON G., (Ed.)**, *Active Touch*, Oxford : Pergamon Press, 1978.
- GRÜNBAUM A.**, *The foundations of psychoanalysis*, University of California Press, 1984.
- GUERRERO L.K. et ANDERSEN P.A.**, Patterns of matching and initiation : touch behavior and touch avoidance across romantic relationship stages, *J. Nonverb. Behav.*, 1994, 18, 2, 137-153.
- HAITH M.M.**, Spatially determined visual activity in early infancy, In HEIN A. et JEANNEROD M. (Eds), *Spatially oriented behavior*, Berlin : Springer-Verlag, 1983, 175-195.
- HARLOW H.F.**, The development of affectional patterns in infant monkeys, In FOSS B.M. (Ed.), *Determinants of infant behaviour*, vol. 1, Methuen, 1961, 75-97.
- HARRISON-SPEAKE K. et WILLIS F.N.**, Ratings of the appropriateness of touch among family members, *J. Nonverb. Behav.*, 1995, 19, 2, 85-100.
- HENLEY N.M.**, Status and sex : some touching observations, *Bull. Psychon. Soc.*, 1973, 2, 2, 91-93.
- HORNER T.M.**, The psychic life of the young infant : Review and critique of the psychoanalytic concepts of symbiosis and infantile omnipotence, *Amer. J. Orthopsychiat.*, 1985, 55, 3, 324-344.
- JOHNSON K.L. et EDWARDS R.**, The effect of gender and type of romantic touch on perceptions of relational commitment, *J. Nonverb. Behav.*, 1991, 15, 1, 43-55.
- JOHNSON M.H.**, The development of visual attention : A cognitive neuroscience perspective, In GAZZANIGA M.S. (Ed.), *The cognitive neurosciences*, Cambridge, MA :The MIT Press, 1995, 735-747.
- JONES B.**, The developmental significance of cross-modal matching, In WALK R.D. et PICK H.L. (Eds), *Intersensory perception and sensory integration*, New York : Plenum Press, 1981, 109-142.
- JONES S.E.**, *The right touch*, Cresskill, N.J. : Hampton Press, 1994.
- JONES S.E. et BROWN B.C.**, Touch attitudes and behaviors, recollections of early childhood touch, and social self-confidence, *J. Nonverb. Behav.*, 1996, 20, 3, 147-163.
- JONES S.E. et YARBROUGH A.E.**, A naturalistic study of the meanings of touch, *Comm. Mono.*, 1985, 52, 19-56.
- JOURARD S.M.**, An exploratory study of body-accessibility, *Brit. J. Soc. Clin. Psychol.*, 1966, 5, 221-231.
- JOURARD S.M. et RUBIN J.E.**, Self-disclosure and touching : a study of two modes of interpersonal encounter and their inter-relation, *J. Human. Psychol.*, 1968, 8, 39-48.
- KAUFMAN, C., ROSENBLUM A.**, The wanings of the mother-infant bond in two species of macaque, In FOSS B.M. (Ed.), *Determinants of infant behavior*, vol. 4, Methuen, 1969, 41-59.
- KAYE K. et BOWER T.G.R.**, Learning and intermodal transfert of information in newborns, *Psychol. Science*, 1994, 5, 286-288
- KLAUS M.H. et KENNEL J.H.**, *Maternal-infant bonding : the impact of early separation or loss on family development*, Saint-Louis, MO : Mosby, 1976.

- KRAFFT-EBING R.V.**, *Psychopathia Sexualis*, trad. fr. Paris : Payot, 1950.
- LEWIS R.J., DERLEGA V.J., NICHOLS B., SHANKAR A., DRURY K.K. et HAWKINS L.**, Sex differences in observers' reactions to a nurse's use of touch, *J. Nonverb. Behav.*, 1995, 19, 2, 101-113.
- MACCOBY E.E. et MASTERS J.C.**, Attachment and dependency, In **MUSSEN P.** (Ed.), *Carmichael's manual of child psychology*, 1970, II, 73-157.
- MAC-FARLANE, J.A.**, Parent-infant interaction, In *Ciba Foundation Symposium*, 33, 1975, Amsterdam : Elsevier Pub
- MACMILLAN M.**, *Freud evaluated, the completed arc*, Amsterdam : North-Holland, 1991.
- MAHLER M.S.**, *On human symbiosis and the vicissitudes of individuation*, New York : New York Int. Univ. Press, 1968.
- MAIN M.**, Parental aversion to infant-initiated contact is correlated with parent's own rejection during childhood : The effects of experience on signals of security with respect to attachment, In **BARNARD K.E. et BRAZELTON T.B.** (Eds), *Touch*, Madison, Connecticut : International Universities Press, 1990, 461-495.
- MAJOR, B.**, Gender patterns in touching behavior, In **MAYO C. et HENLEY N.M.** (Eds), *Gender and nonverbal behavior*, New York : Springer-Verlag, 1981, 15-37.
- MASON W.A.**, Early social deprivation in the nonhuman primates : Implications for human behavior, In **GLASS D.C.** (Ed.), *Environmental Influences*, The Rockefeller University Press, 1968, 70-101.
- MAYO C. et HENLEY N.M.** (Eds), *Gender and nonverbal behavior*, New York : Springer-Verlag, 1981.
- MINTZ E.E.**, Touch and the psychoanalytic tradition, *Psychoanal. Rev.*, 1969, 56, 365-376.
- NISBETT R. et ROSS L.**, *Human inferences : strategies and shortcomings of social judgment*, Englewood Cliffs, N.J., Prentice Hall Inc ., 1980
- O'NEAL E.C., SCHULTZ J. et CHRISTENSON T.E.**, The menstrual cycle and personal space, *J. Nonverb. Behav.*, 1987, 11, 1, 26-32.
- MONTAGU, A.**, *Touching*, New York : Columbia University Press, 1971.
- MELTZOFF A.N. et BORTON R.W.**, Intermodal matching by human neonates, *Nature*, 1979, 282, 403-404.
- OSOFSKY, J.D. (ed.)**, *Handbook of infant development*, New York : John Wiley, 1987.
- PAPOUSEK H. et PAPOUSEK M.**, Intuitive parenting : A dialectic counterpart to infant's integrative competence, In **OSOFSKY, J.D.** (Ed.), *Handbook of infant development*, New York : John Wiley, 1987, 669-720.
- PATTERSON M.L. (Ed.)**, Nonverbal intimacy and exchange, *J. Nonverb. Behav.*, Special Issue, 1984, 8, 4, 233-398.
- PATTERSON M.L., POWELL J.L. et LENTHAN M.G.**, Touch, compliance, and interpersonal affect, *J. Nonverb. Behav.*, 1986, 10, 1, 41-50.
- PATTERSON M.L., REIDHEAD S.M., GOOCH M.V. et STOPKA S.J.**, A content-classified bibliography of research on immediacy behaviors : 1965-1982, *J. Nonverb. Behav.*, 1984, 8, 4, 360-393.
- PATTISON J.E.**, Effects of touch on self-exploration and the therapeutic relationship, *J. Consult. Clin. Psychol.*, 1973, 40, 2, 170-175.
- PETERFREUND E.**, Some critical comments on psychoanalytic conceptualizations of infancy, *Int. J. Psycho-Anal.*, 1978, 59, 427-441.
- PICK A.**, Über Störungen der Orientierung am eigenen Körper, *Arbeiten aus der deutschen psychiatrischen Universitätsklinik in Prag*, Berlin : Krager, 1908, 1-19.
- PICK A.**, Trouble de l'orientation du corps propre, 1922, In **CORRAZE J.** (Ed.), *Schéma corporel et image du corps*, Toulouse : Privat, 1973.
- PIERON H.**, *La sensation guide de vie*, Paris : Gallimard, 1945.
- PIERON H.**, *La sensation*, Paris : PUF, 1953.
- PISANO M.D., WALL S.M. et FOSTER**, Perceptions of nonreciprocal touch in romantic relationships, *J. Nonverb. Behav.*, 1986, 10, 1, 29-40.
- REICH W.**, *Character analysis*, Farrar, Straus & Cudahy, 1949.
- REINACH S.**, *Cultes, mythes et religions*, Paris : Laffont, 1996.
- REMLAND M.S., JONEST S. et BRINKMAN H.**, Proxemic and haptic behavior in three european countries, *J. Nonverb. Behav.*, 1991, 15, 4, 215-232.

- RHEINGOLD H.L.**, The effect of environmental stimulation upon social and exploratory behaviour in the human infant, *In FOSS B.M. (ed.), Determinants of infant behaviour*, Methuen, 1961, 143-177.
- ROCK I. et HARRIS C.S.**, Vision and touch, *In Perception : mechanisms and models*, Scientific American, W.H. Freeman and company, 1976, 269-277.
- ROESE N.J., OLSON J.M., BORENSTEIN M.N., MARTIN A. et SHORES A.L.**, Same-sex touching behavior : the moderating role of homophobic attitudes, *J. Nonverb. behav.*, 1992, 16, 14, 249-259.
- ROSENBLATT, A.D., THICKSTUN, J.T.**, A study of the concept of psychic energy, *Int. J. Psycho-Anal.*, 1970, 51, 265-378.
- RUTTER M.**, *Maternal deprivation reassessed*, Harmondsworth : Penguin, 1981.
- RUTTER M.**, Clinical implications of attachment concepts : retrospect and prospect, *J. Child Psychol. Psychiat.*, 1995, 36, 4, 549-571.
- SCHAFFER H.R. et EMERSON P.**, Patterns of response to physical contact in early human development, *J. Child. Psychol. Psychiat.*, 1964, 5, 1-13.
- SHEVRIN H. et TOUSSIENG P.W.**, Vicissitudes of the need for tactile stimulation in instinctual development, *The psychoanal. study of child*, 1965, 20, 310-339.
- SHIELDS S.A. MALLORY M.E. et SIMON A.**, The experience and symptoms of blushing as a function of age and reported frequency of blushing, *J. Nonverb. Behav.*, 1990, 14, 3, 171-187.
- SIGELMAN C.K. et ADAMS R.M.**, Family interactions in public: parent-child distance and touching, *J. Nonverb. Behav.*, 1990, 14, 2, 63-75.
- SOKAL A. et BRICMONT J.**, *Impostures intellectuelles*, Paris : Odile Jacob, 1997.
- SULLOWAY F.J.**, *Freud biologist of the mind*, Harvard : Harvard University Press, 1992.
- STERN D.N.**, *The interpersonal world of the infant*, BasicBooks, 1985.
- STIER D.S. et HALL J.A.**, Gender differences in touch : an empirical and theoretical review, *J. Person. Soc. Psychol.*, 1984, 47, 2, 440-459.
- STORRS D. et KLEINKE C.L.**, Evaluation of high and equal status male and female touchers, *J. Nonverb. Behav.*, 1990, 14, 2, 87-95.
- STRERI A.**, Amodalité, intermodalité : quelle réalité ? Le modèle des relations toucher-vision, *In POUTHAS V. et JOUEN F. (eds), Les comportements du bébé : expression de son savoir ?*, Liège : Mardaga, 1993, 169-181.
- SVEJDA M.J., CAMPOS J.J. et EMDE R.N.**, Mother-infant "bonding": Failure to generalize, *Child Develop.*, 1980, 51, 775-779.
- TAUBER A.I. (Ed.)**, *Organism and the origins of self*, Amsterdam : Kluwer Academic Publishers, 1991.
- TAUBER A.I.**, Introduction : speculations concerning the origins of the self, *In TAUBER A.I. (Ed.), Organism and the origins of self*, Amsterdam : Kluwer Academic Publishers, 1991, 1-39.
- THAYER S.**, History and Strategies of research on social touch, *J. Nonverb. Behav.*, 1986, 10, 1, 12- 26-.
- THOMAS A.**, Current trends in developmental theory, *Amer. J. Orthopsychiat.*, 1981, 51, 4, 580-609.
- VERNANT J.P.**, Oedipe "sans complexe", *In VERNANT J.P. et VIDAL-NAQUET P. (Eds), Œdipe et ses mystères*, Paris : Edition Complexe, 1988, 1-22.
- WALK R.D. et PICK H.L. (Eds.)**, *Intersensory perception and sensory integration*, New York : Plenum Press, 1981.
- WALLON H.**, *De l'acte à la pensée*, Paris : Flammarion, 1942.
- WEBER R.**, A philosophical perspective on touch, *In BARNARD K.E. et BRAZELTON T.B. (Eds), Touch*, Madison, Connecticut : International Universities Press, 1990, 11-43.
- WEBSTER R.**, *Why Freud was Wrong : Sin, Science, and Psychoanalysis*, Harper Collins, 1995.
- WENTWORTH DEWITT N.**, *St. Paul and Epicurus*, Mineapolis : University of Minesota Press, 1954.
- WILLIAMS T.R.**, Cultural structuring of tactile experience in a Borneo society, *Amer. Anthropol.*, 1966, 68, 27-39.
- WILLIS F.N. et BRIGGS L.F.**, Relationship and touch in public settings, *J. Nonverb. Behav.*, 1992, 16, 1, 55-63.
- WINNICOTT D.W.**, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris : Payot, 1969.